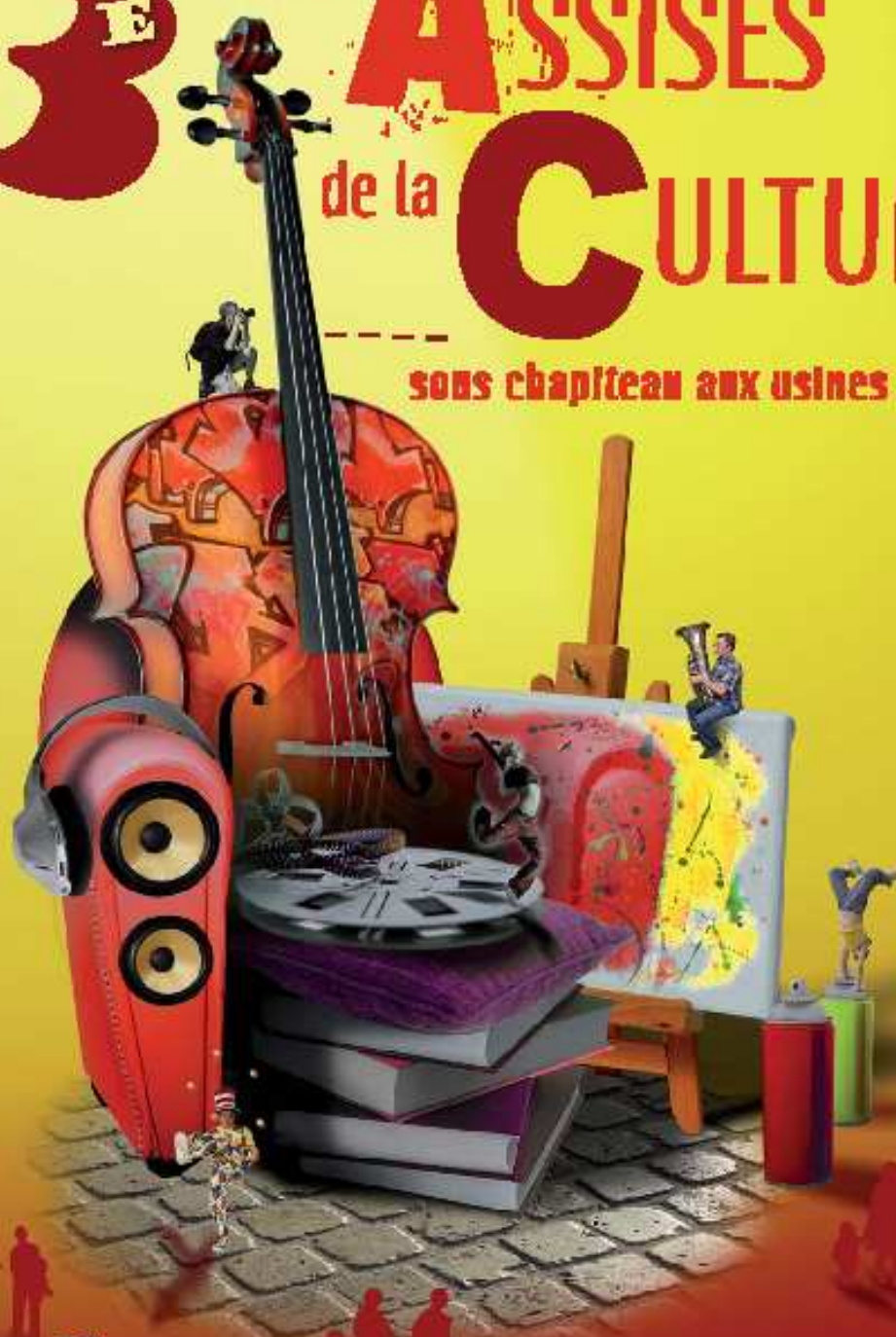


# 3<sup>E</sup> ASSISES de la CULTURE

sous chapiteau aux usines Bolnot



NIORT  
UNE VILLE EN  
BOUGE!  
[www.vivre-a-niort.com](http://www.vivre-a-niort.com)

6 novembre 2010

de 14h à 18h



# Retranscription des interventions

6 novembre 2010



[www.vivre-a-niort.com](http://www.vivre-a-niort.com)



# Programme

- 13 h 45      Accueil
- 14 h            Ouverture des 3e Assises de la Culture  
Geneviève Gaillard, Maire de Niort, Députée des Deux-Sèvres
- 14 h 15        Discours introductif  
Nicolas Marjault, Adjoint à la culture, suivi d'un débat sur la politique culturelle.
- 15 h 30        Compagnie Cirque en scène, spectacle Tout contre  
Présentation d'une étape de recherche.
- 16 h            Pause
- 16 h 30        Interventions de représentants de structures  
éducatives, associatives, sociales ou de loisirs sur les  
projets culturels menés en partenariat
- 17 h            Débat sur la coopération entre les acteurs culturels et  
les structures relais (enseignement, centres de  
loisirs, centres socioculturels, etc.) :  
Quels enjeux peuvent être partagés ?  
Comment les contenus sont-ils définis et mis en œuvre ?
- 18 h            Clôture des 3e Assises par Nicolas Marjault
- 20 h            Vernissage de la fresque graff de SheOne et  
O.Two au CAC



# Ouverture des 3e Assises de la Culture



**B**onjour à toutes et à tous.

Je suis évidemment très heureuse de me retrouver cette année encore avec vous pour ouvrir ces Assises de la culture.

D'abord sous ce chapiteau : ce qui est symbolique, puisque la ville de Niort l'a acquis dans le courant de l'année. Ensuite sur un lieu : Boinot, qui me tient à cœur, qui nous est cher, et dont vous savez les uns et les autres, à quel point nous travaillons pour le réhabiliter. Nous y avons le CNAR. Nous y avons fait une grande partie de notre festival *Téciverdi*, dont je dirai deux mots tout à l'heure. Donc, c'est véritablement un plaisir d'être ici et de pouvoir vous accueillir pour parler d'un sujet extrêmement important pour l'équipe municipale que je conduis et plus particulièrement pour Nicolas Marjault puisqu'il est l'adjoint en charge de cette délégation : la culture.

Cet après-midi, vous allez parler du programme électif que nous avons porté devant les Niortais en 2008 et que nous avons commencé à mettre en œuvre. Heureusement d'ailleurs me direz-vous, et c'est bien normal, sinon notre action serait certainement extrêmement critiquée par les Niortais. Vous allez voir ce que nous avons fait, ce qui n'a pas encore été fait, ce qui peut-être ne pourra pas être fait dans un contexte politique extrêmement difficile. Mais je voudrais que vous sachiez que nous n'abandonnerons pas cette problématique de la culture pour tous. La culture qui se passe dans la ville pour tout le monde, pour les uns et les autres, en favorisant toujours la création et l'innovation. Effectivement, nous pensons que c'est un moyen d'émancipation des populations, et que le service public de la culture est important dans notre pays. J'ai l'habitude de le dire souvent quand les choses vont mal, quand les finances ne sont pas très bonnes, ce sont souvent les budgets culturels qui passent à la trappe. Nous ne souhaitons pas entrer dans cette logique même si nous devons, dans les années qui viennent et au regard de ce qui se passe au plan national, faire des efforts, et quelquefois même nous serrer la ceinture. J'espère que nous n'aurons pas trop à le faire, mais vous connaissez maintenant les équations qui sont les nôtres. C'est faire toujours du service public, nous le maintenons et nous l'avons maintenu dans les trois quarts de nos actions et de nos activités. Maintenir l'action publique, essayer de ne pas la diminuer, voire l'augmenter, en recourant à la fiscalité lorsque c'est nécessaire ; ce qui n'est pas pour nous quelque chose de gravissime, même si dans une période où les gens ont moins d'argent, nous ne souhaitons y faire appel qu'en tout dernier recours. Je ne sais pas jusqu'où nous pourrions aller en 2011, mais sachez que pour nous collectivités (Région, Conseil général, Ville de Niort), la situation ne sera pas facile.

En matière de culture, depuis deux ans et demi, nous avons augmenté de 60 % le budget de fonctionnement de la Ville de Niort, et nous avons multiplié par sept notre budget d'investissement. Je pense que c'est quelque chose qui mérite d'être dit, qui doit être expliqué et qui prouve surtout que nos actions en la matière ne sont pas du vent. Et grâce à la mobilisation de toute l'équipe sur les propositions de Nicolas Marjault, nous avons réussi à tenir le cap. J'espère que nous le tiendrons encore. Nous ne multiplierons pas par sept tous les ans, nous n'augmenterons pas obligatoirement de 60 % tous les ans, mais nous voulons ne pas baisser la garde parce que la culture est pour nous quelque chose de fondamental.

Je voudrais aussi vous remercier de toute la place que vous prenez dans cette action culturelle, vous remercier de votre présence, vous remercier de vous mobiliser autant dans des domaines totalement différents les uns les autres ; car vous savez que nous œuvrons aussi contre cette culture marchande qui plaît quelquefois à certains de nos citoyens mais qui n'est pas du tout dans la philosophie que



nous poursuivons. Je voudrais donc vous remercier pour toutes les formes de cultures que vous véhiculez et que vous portez, les formes de créations qui sont les vôtres, et vous dire qu'il n'y a pas pour moi, pour l'équipe, une culture, un art qui soient plus nobles les autres. Nous essayons justement de pouvoir présenter aux Niortais des formes de culture qui soient différentes, qui émanent de vos cultures à vous. Et je crois qu'il est important de le souligner.

Je voudrais dire aussi que la culture n'est pas faite uniquement pour une catégorie sociale de gens. Vous l'avez bien compris. C'est pour tous les Niortais, à la fois dans notre centre-ville mais aussi dans les quartiers. Je crois que vous aurez l'occasion de parler cet après-midi avec des intervenants qui pourront vous dire ce qui est fait. Nous savons – et tous ceux qui sont sur le terrain l'ont constaté, combien il est difficile d'aller chercher les gens. Le résultat n'est pas toujours à la hauteur de ce qu'on espère, quelquefois on peut être déçu. Mais je crois que c'est en revenant en permanence sur le métier que nous réussirons à faire comprendre que la culture est fondamentale pour nous-mêmes, pour nos enfants, et que l'ancrage que nous voulons lui donner à Niort n'est pas perdu. C'est quelque chose qui, demain, peut amener nos concitoyens à plus de responsabilité, plus de citoyenneté. En tous les cas, c'est ce que je pense, c'est ce que nous pensons, et c'est bien la raison pour laquelle vous êtes ici aujourd'hui, et la raison pour laquelle nous continuerons à travailler dans ce sens.

Avant de terminer, je voudrais remercier toutes celles et ceux qui ont participé au festival *Téciverdi*. Nous avons fait le bilan, et nous aurons l'occasion de le présenter. De nombreux Niortais et autres sont venus à ce festival, sur ce site des anciennes usines Boinot et dans le centre-ville, avec un thème qui n'était pas facile, « l'arbre ». Beaucoup d'entre vous n'avaient pas forcément perçu ce qu'il pouvait être. Nous recommencerons dans deux ans avec un thème différent. Ce festival a permis de faire venir plus de 25 000 personnes. Il a permis de faire découvrir des artistes, de faire émerger des créations d'artistes et des compagnies locales. Et je crois que c'est très bien. Diversité culturelle et diversité biologique peuvent ensemble être très fécondes, et j'espère que pour la prochaine édition, nous aurons encore plus de participation, à la fois des compagnies, à la fois des associations, mais aussi des populations qui ont aimé ce festival. Je vous remercie pour la participation que vous avez eue et que vous aurez probablement dans l'avenir.

Merci à vous.

**Geneviève Gaillard, Maire de Niort, Députée des Deux-Sèvres**



# Discours introductif



**N**ous sommes aujourd'hui aux troisièmes Assises de la culture, avec sa succession d'étapes bien connue : le livret d'accompagnement, la publication du discours, l'enregistrement des débats, leur retranscription sur le portail Internet de la ville.

3<sup>e</sup> discours donc. Probablement le dernier, parce qu'ils sont toujours trop longs, souvent redondants et au final certainement personnalisés. En plus, toutes les raisons qui justifient cette entrée en matière disparaissent au fil du temps, heureusement. La première raison, nécessaire il y a trois ans, à savoir réaffirmer une priorité municipale affirmée et qui s'est traduite dans les faits pour inscrire le renouveau culturel de la ville dans le paysage politique. Ce n'est peut-être plus aussi nécessaire aujourd'hui tant elle est largement reconnue et attestée, et donc aujourd'hui cela donnerait plutôt l'impression de répéter des évidences.

La deuxième chose, si on veut toujours pousser plus loin la dynamique culturelle, cela suppose une appropriation collective, qui dépasse largement le simple rôle du politique. Je dirais même que cette appropriation politique ne sera possible que si l'institution arrive à se faire oublier.

Troisième élément, à partir de l'année prochaine, nous allons entrer dans un cycle électoral majeur. Cycle électoral qui va commencer dès 2011, mais surtout en 2012, 2013 et 2014. Et à partir de là, il ne faudrait pas que les Assises soient l'objet d'une forme d'instrumentalisation politique. Cela ne veut pas dire qu'il faut sonner le glas des Assises de la culture. Cela veut simplement dire qu'il faut continuer à questionner publiquement et collectivement la politique culturelle, mais que ces Assises soient prises en charge progressivement par les acteurs impliqués dans cette dynamique culturelle.

C'est aussi la raison pour laquelle nous commençons à prendre le pli dès cette année. La deuxième partie des Assises de la culture sera donc consacrée à la culture à l'échelle du territoire. Je remercie d'ailleurs Pascal Dubois et Mathieu Jacquemin. Pascal Dubois représente la compagnie *Le Sablier* à Angoulême, à l'origine du projet *Assise dans la ville* dans le quartier de Champclairot. Mathieu Jacquemin, animateur culturel au lycée Gaston Barré, viendra s'exprimer au nom des *IAQ (Improvisation Ados Quartiers)*. Et je remercie également Jean-Claude Philippart, le directeur du centre socioculturel de la tour Chabot, qui viendra exposer un autre projet de quartier, *Aire 198*, et ses fameuses résidences d'artistes. Trois opérateurs de terrain donc, qui dépendent de tutelles différentes et qui ont une façon d'appréhender l'action culturelle qui leur est propre. Leurs témoignages nous intéressent, afin de croiser les difficultés qu'ils rencontrent au quotidien et de voir comment ils dépassent ces obstacles.

Je disais tout à l'heure que le renouveau culturel de la ville est attesté, cela ne veut pas dire qu'il est éternel et qu'il n'est pas fragile. C'est la raison pour laquelle, dans un premier temps nous allons revenir sur ce que nous pouvons appeler « la marque de fabrique » de la politique culturelle de la ville avant d'en mesurer l'efficacité et la portée.

La marque de fabrique se fait d'abord publiquement. Cela veut dire assumer officiellement ses priorités artistiques et programmatiques. Pour la municipalité, nous avons toujours défendu trois priorités en matière de culture : arts de la rue, arts visuels, musiques actuelles. Aujourd'hui, la démocratie se meurt de deux choses : les promesses non tenues et les contre-réformes non promises. La « Ville qui bouge » a un peu marché ce matin : nous étions quelques-uns à marcher, et je me souviens aussi qu'en 2007, on ne nous a jamais parlé de cette réforme des retraites.



Aujourd'hui, nous sommes à la fois dans la promesse non tenue et dans la contre-réforme non promise. Il faut sortir de ce cycle, alors autant montrer l'exemple au niveau local.

Dans le livret d'accompagnement, vous trouverez un tableau qui s'efforce de garder une certaine forme de cohérence entre le constat posé en 2008 et ce qui a été fait depuis trois ans, avec des réponses. Cela peut paraître très « catalogue ». Cela peut donner l'impression de n'avoir ni queue ni tête. Mais en tout cas, cela a le mérite de montrer que nous travaillons toujours avec le programme « Niort Solidarité Capitale », avec l'idée qu'on se fait d'un projet de ville dans le domaine culturel. Donc premier élément : assumer ses priorités programmatiques.

Deuxième élément : respecter les règles que nous nous sommes données. J'insiste aussi là-dessus. La politique culturelle de la ville a des balises. Ces balises sont de privilégier l'action dans le temps long et privilégier la création contemporaine. Après avoir affirmé ces balises, il faut les mettre en œuvre. Nous avons coutume de dire qu'il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis, mais naviguer constamment à vue, c'est risquer aussi de naviguer à la tête du client et surtout à la longueur de son bras. Et là, il faut faire très attention puisque la culture, comme tous les autres milieux, a ses princes, et il faut aussi savoir travailler avec des règles auxquelles on ne déroge pas.

Enfin, rendre public le débat comme les décisions. Cela veut dire publication du livret, publication des débats des Assises, articles - tout est mis en ligne sur le site de la ville. Vous allez me dire « à quoi cela sert-il ? » En 2008, les débats retranscrits, ont compté plus de 5 000 connexions ; et même, pour ceux de 2009, nous avons eu 3 200 connexions sur le document de 40 pages. Cela signifie que le public va bien au-delà des 150 personnes qui participent aux Assises cet après-midi. Cela signifie que la culture ne doit pas être seulement une priorité politique de la municipalité, elle doit être l'objet d'un débat public largement partagé.

Troisième élément de la marque de fabrique, c'est l'idée qu'il faut absolument co-construire si l'on veut durer. L'histoire culturelle niortaise de ces 20 dernières années est là pour nous rappeler qu'il est toujours facile de mettre un terme aux expériences culturelles même les plus probantes. Niort est aussi caractérisée par cette capacité à arrêter les bons projets ces 20 dernières années dans le domaine culturel. On sait bien que c'est facile d'arrêter la culture. Il est plus difficile d'arrêter les cathédrales de béton. Il faut aussi durant ce mandat reconstruire à la fois ce qui permettra d'inscrire notre action dans la durée. En tout cas, faire qu'on ne sera peut-être pas dans un feu de paille éphémère. Cela suppose de construire un service public. Je vous rappelle quand même que nous sommes passés d'un service qui comptait 0,8 temps plein sur la ville de Niort en mars 2008, à 8 personnes quasiment à temps plein, ce qui n'est pas négligeable. Construire des espaces de concertation durable, ce sont les Assises de la culture, c'est le Forum culturel permanent, ce sont les réunions thématiques. Certains dans la salle ont participé ces dernières semaines ou ces derniers mois aux réunions thématiques sur le devenir du troisième étage du centre Du Guesclin sur les arts visuels. Nous estimons aujourd'hui qu'une cinquantaine d'acteurs ont été impliqués dans cette concertation sur le devenir de ce troisième étage. Ce sont des réunions toute l'année, comme le forum culturel permanent (alors que nous avons autre chose à faire et pourtant nous trouvons énormément d'acteurs culturels qui s'impliquent dans la définition de ces projets).

Privilégier une approche coopérative de ces projets, c'est important aussi. Cela veut dire que la confiance partagée ne se décrète pas. Elle se construit dans le long terme et l'enjeu, c'est de construire des habitudes de travail où tous se font entendre et où tous finissent par se faire oublier aussi. Ce sont des choses que nous avons mises en place dans le cadre de projets très collectifs comme *Impro Ados Quartiers*, *Takavoir*, *Nouvelle(s) Scène(s)*. Cette approche coopérative des



projets, nous aimerions bien aussi la mettre en place dans le cadre de la gestion de ce chapiteau qui sera aussi l'objet de questions, où l'idée est de travailler ensemble pour que ce chapiteau soit accessible au plus grand nombre. La mutualisation permet à un plus grand nombre de pouvoir accéder aux services que peut rendre le chapiteau. C'est une réflexion que nous devons avoir ensemble.

À nos yeux, la réussite d'une politique culturelle de la ville ne passe pas seulement par la question du « quoi faire ? ». Elle passe de fait par la question du « comment faire ? ». Je prendrai l'exemple de *Takavoir*. *Takavoir* est aujourd'hui aussi reconnu en tant que festival du film numérique de téléphone portable, même bien au-delà de nos espérances, puisque le grand prix du jury de la première édition de l'an dernier a été sélectionné au festival du film international de La Ciotat. Mais il faut se souvenir ce qu'était *Takavoir* au départ. Au départ, c'était une idée qu'on partageait à trois. Je pense à Guyome Simonnet, à Jean-Michel Pierre et moi-même, étions sur l'idée de ce qu'il était possible de faire à partir du film court sur téléphone mobile. De cette idée qui a été immédiatement partagée, nous avons mis en place un mode de pilotage collectif. Nous avons fait le choix assumé de faire appel à des opérateurs culturels de terrain, des animateurs culturels, à l'université (nous avons travaillé avec IAE), et aux centres socioculturels. Nous faisons aussi le choix de faire de la gratuité - c'est aussi un sujet sur lequel nous allons revenir, un des leviers de l'accessibilité. Et se servir de cet événement phare, à savoir le festival, comme une porte d'entrée vers quelque chose de plus complet qui soit un projet d'éducation à l'image, avec des stages en amont, des ateliers en direction des plus jeunes, des formations à la technique numérique, et des conférences le jour du festival. C'est donc véritablement un projet global et c'est ce qui fait aussi la réussite de *Takavoir*.

L'enjeu est donc de co-construire dans un champ artistique spécifique. Une marque de fabrique et non un événement. Cette marque de fabrique n'a rien d'une lubie. Dans un sens, si on peut parler de petite révolution culturelle à l'échelle de la ville, c'est dans ce champ qu'elle doit être débattue. Révolution culturelle ? On se souvient toujours du train qui arrive en retard, je ne sais pas pourquoi on devrait systématiquement jouer les amnésiques dès que lors que nous avons des éléments politiques qui arrivent à l'heure. Dans un contexte où les politiques culturelles à l'échelle nationale subissent de plein fouet la réforme générale des politiques publiques et la réforme des collectivités territoriales, je ne vois pas pourquoi nous ne serions pas en droit de crier haut et fort qu'aujourd'hui, lorsque nous faisons le choix de multiplier par quatre le budget consacré aux arts visuels, et plus généralement aux arts plastiques, et par trois le budget consacré à l'action culturelle, nous faisons ce choix non pas par souci de se distinguer mais vraiment par conviction idéologique et politique dans un contexte difficile. Connaissez-vous beaucoup de villes en France qui, sur ce dernier mandat, se sont dotées d'un CNAR (Centre national des arts de la rue), d'une SMAC (Scène musiques actuelles), d'un centre d'art photographique, qui ont triplé les mètres carrés consacrés à la culture, qui ont sextuplé l'investissement, qui auront probablement doublé le fonctionnement à l'issue du mandat (fait unique en région), qui ont fait avancer la reconnaissance des droits sociaux chez les plasticiens en valorisant le droit de présentation publique des œuvres au Pilon ; qui vont, je l'espère, faire avancer les droits sociaux des musiciens professionnels se produisant dans les lieux de diffusion non institutionnels que sont les cafés, où on sait qu'aujourd'hui, si on s'en donne les moyens, passer d'une économie souterraine à une économie publique et déclarée. On s'interrogera aussi de savoir s'il y a beaucoup de villes qui ont créé des emplois directs ? Notre politique de la ville a contribué à créer une douzaine d'emplois directs, probablement autant d'emplois indirects. Y a-t-il beaucoup de villes en France qui ont contribué à transformer progressivement, avec l'accompagnement et l'aide de l'agglomération, le centre Du Guesclin en pôle culturel majeur ? Nous avons pu voir le



développement de ce centre avec l'arrivée de l'école d'arts plastiques et de la ludothèque, en plus de la présence historique du Conservatoire. Nous avons également installé la salle de danse. Nous y ouvrons un espace dédié aux arts visuels et aux arts plastiques. Nous y réfléchissons la possibilité d'inscrire, selon les contraintes techniques et financières, un studio de répétition ou d'enregistrement pour conforter la dimension des musiques actuelles du site. Tout ceci se fait sur l'exercice d'un seul mandat. Et là, j'ai volontairement choisi ces exemples pour vous montrer qu'il n'y a aucun évènement. La politique culturelle de la ville peut parfaitement se valoriser en dehors de sa dimension événementielle. Je ne parle donc pas de *Takavoir*, *Les Éclats chorégraphiques*, du *Cirque au Pré Leroy*, de *Téciverdi*, de *Mai-mois du Polar*, du *Bœuf géant* – tous ces évènements qui ont eu lieu en 2010 et qui n'avaient jamais eu lieu avant. Aujourd'hui, nous pouvons valoriser tout ceci hors inflation événementielle.

Mettre des croix sur un calendrier, c'est intéressant, cela peut se porter en conseil municipal face à une question de l'opposition, mais cela ne fait pas une politique pour autant. Mettre des croix sur un calendrier, si on reprend la métaphore du conte bien connu, c'est croire que « *de semer des petits cailloux, ne finira pas nécessairement en miettes de pain que les oiseaux finiront par emporter* ». Ce qui donne sens, c'est la signification de ces petits cailloux. Ce n'est pas le fait de les poser. Pour reprendre une expression que j'aime beaucoup de Bernard Lubat : « *la vie n'est pas un projet, la vie est un trajet* ». La politique culturelle aussi. Ce n'est pas un projet en soi, c'est vraiment un trajet.

Pour terminer, ce qui doit nous intéresser, ce sont les conséquences de ce qui est mis en œuvre aujourd'hui. Il faut savoir que la politique culturelle et les choix qui sont faits depuis trois ans ont laissé leur empreinte sur le territoire, mais aussi bien au-delà. Nous avons de plus en plus d'échos de cette diffusion d'un changement de perception de la ville dans le domaine culturel vu de l'extérieur. Si on regarde bien, il nous a été demandé récemment de changer la date de *Takavoir* parce qu'elle tombait en même temps qu'un évènement comparable dans une autre ville de la région (ce qui montre que *Takavoir* commence à rayonner au-delà de la ville). Nous avons évidemment changé la date, puisque l'enjeu n'est pas de faire concurrence, et nous avons décalé *Takavoir* d'une semaine (la manifestation aura donc lieu le 14 mai et non le 7 mai initialement prévu). Ce qui est intéressant, c'est de voir que la *Créateur* pose deux fois ses valises à Niort en trois ans – puisque cela sera à nouveau le cas en 2011. Doit-on l'attribuer seulement au fait du hasard ? Je n'en suis pas sûr. La semaine prochaine, débutent les 1<sup>ères</sup> *Rencontres à l'Ouest*, les 8 et 9 novembre. C'est la première du genre qui a nécessité la participation de près de quatre régions. En plus de Poitou-Charentes, nous avons le Limousin, les Pays-de-Loire et la Bretagne. Le premier lieu choisi pour présenter ces rencontres a été Niort. Nous pouvons l'attribuer à la situation centrale de cette région, mais quand vous voyez les régions concernées, nous pourrions dire qu'il y avait sans doute plus central encore. Donc derrière cette empreinte, quelles sont les conséquences positives ou négatives ? Je vois deux conséquences positives comme je vois aussi deux conséquences négatives. Dans les conséquences positives, c'est d'abord l'habitude qui s'est créée sur la ville depuis trois ans, de fonctionner en réseau. Nous constatons un vrai développement du fonctionnement en réseau. Je ferai un détour rapide, en m'interrogeant sur ce que disaient Deleuze et Guattari dans les années 70, sur l'élaboration de la connaissance : l'élaboration de la connaissance peut métaphoriquement s'incarner dans la notion de rhizome. Cela signifie que la connaissance ne s'élabore pas d'un point de vue purement linéaire avec une racine ou une base, ce n'est pas une connaissance linéaire et logique qui fait qu'on est capable d'avoir une traçabilité linéaire de la connaissance. Pour eux, la connaissance, c'est du bourgeonnement, de la ramification. La connaissance peut s'élaborer à partir



de tout et de nulle part. C'est la raison pour laquelle ils prenaient la notion de rhizome comme incarnation de cette élaboration de la connaissance.

Quand les conditions de travail en réseau sont créées, nous ne pouvons qu'être satisfaits de ce qui se met en œuvre. Pour prendre un exemple, ceux qui étaient présents l'an dernier (au Théâtre Jean Richard), se souviennent que nous avons décidé d'appuyer sur le slam. Pourquoi le slam ? Nous étions surpris de voir qu'à Niort, cette esthétique singulière, alors même que le champ des musiques actuelles est quand même assez développé, n'avait quasiment aucune résonance sur la ville. Nous avons donc fait venir une slameuse de La Rochelle (Khri Khri), un slameur de Poitiers (Onisuka). Onisuka rencontre le FJT, discute avec Damien Dubrulle. Ils commencent à réfléchir sur la place que pourrait prendre le slam dans la cité. Entre-temps, Sébastien, Lionel, et tous ceux qui participent à *Nouvelle(s) Scène(s)*, se disent « si on faisait venir le Grand Poésie Moustache Club sur l'édition *Nouvelle(s) Scène(s)*? » - Grand Poésie Moustache Club qui prend place au FJT (Foyer de Jeunes Travailleurs). Entre-temps, nous contactons le CSC de Part et d'autre. Petit à petit, se met en place autour du FJT et du CSC, l'idée d'une collaboration, pour donner lieu, il y a quinze jours, à la première Slam Session au FJT, avec la présence du CSC de Part et d'autre, des enfants et des adultes. Je vous invite à aller à la prochaine session de décembre. Le processus est lancé. C'est la logique du réseau, la rencontre impromptue. Une collaboration des compétences et des savoir-faire mise en place, et la mayonnaise prend. De la même façon, entre *Improvisation Ados Quartiers* et *Takavoir*, nous sommes passés d'une mutualisation de la communication à une vraie collaboration sur l'organisation de Flash Mob (je n'en dis pas plus). Nous aurons la venue de Sean Lennon le 4 décembre au CNAR, où le Marché des créateurs, porté par Julie Sibieude et toute la bande de *Made in Moi-même*, sera présent. C'est l'effet réseau, c'est de la rencontre, c'est de l'opportunité. Cela permet aussi une certaine forme de réactivité, et ce n'est pas négligeable.

La deuxième conséquence positive de ce qui est mis en œuvre depuis trois ans, c'est l'extension du domaine de la gratuité. Je sais que c'est quelque chose qui va faire débat. En toute honnêteté, je poserai les choses telles que je les perçois. Ensuite, je reconnais que c'est tout à fait limité et que cela peut être critiqué. Aujourd'hui, je ne peux pas me cacher la tête dans le sable : nombreux sont les projets portés et développés par la municipalité qui ont étendu considérablement le domaine de la gratuité sur la ville. Avant, nous avions *Les Jeudis de Niort*. Aujourd'hui, il faut reconnaître que *Téciverdi*, le *Cirque au Pré Leroy*, le Piloni - je ne vais pas tous les citer - énormément d'évènements culturels nouveaux ont étendu considérablement le champ et le domaine de la gratuité.

Je vais d'abord balayer les oppositions logiques. Pour nous, la question de la gratuité doit être nécessairement compatible avec la rémunération des créateurs. C'est évident. L'enjeu n'est pas de passer par le gratuit pour arriver au moins-disant social professionnel. Ce n'est pas l'objectif. Mais ce n'est pas le principal obstacle que nous allons rencontrer sur la gratuité. Je dirai aussi que la gratuité est relative puisque tout ceci a un coût justement puisque nous ne rognons pas sur le prix de la culture et que ce coût, ce sont nos impôts. La culture a un prix, et quand on dit que c'est gratuit, non, nous avons tous payé. Troisième élément, la gratuité ne doit pas être perçue et comprise comme le seul outil de la démocratisation culturelle, ce qui n'aurait aucun sens. Par là, je veux dire que si on déconnecte la gratuité d'une politique d'action culturelle proprement dite, nous allons juste gonfler opportunément des chiffres de fréquentation dont les principaux bénéficiaires vont être soit des multi pratiquants de la culture, soit des « publics à haut revenus » qui n'auraient absolument pas besoin de la gratuité. On le sait. Ce n'est pas parce qu'on a dit cela qu'on a d'ailleurs tué dans l'œuf la gratuité.



Tout cela pour dire que les barrières symboliques priment dans le domaine culturel. Des fois, les obstacles du lieu, les obstacles du genre suffisent largement. Il n'empêche qu'il ne faut pas nier pour autant les barrières matérielles.

Deuxièmement, quand on arrive avec des budgets et des projets qui sont bouclés sous l'ordre de la gratuité, ou en tout cas qui ont déterminé en amont les moyens qui leur permettent de fonctionner sous le régime de la gratuité, cela a énormément facilité - nous dans le cadre opérateur culturel parmi d'autres - nos relations avec les autres opérateurs, et notamment notre capacité à travailler avec d'autres. Bon nombre d'opérateurs ont pu partager et travailler avec nous sur ces projets parce que, justement, il n'y avait pas les contraintes de la rentabilité. Ce n'est pas négligeable quand vous voulez travailler avec la sphère sociale, socioculturelle et éducative. Je sais qu'il n'y a plus de moyens dans ces structures. Ce n'est plus du fond de tiroir, il a disparu il y a déjà longtemps. La gratuité permet déjà au moins de se décrisper. Aujourd'hui, s'il y a une forte crispation dans les logiques collectives, c'est le fait qu'on travaille avec des miettes.

Donc lorsque la question des financements est bouclée en amont, les projets prennent forme plus facilement, et le collectif est plus porteur. Si on regarde le *Cirque au Pré Leroy*, la question de la gratuité pour quoi faire ? Avec le *Cirque au Pré Leroy*, nous avons réussi à construire un projet global. Je le juge un peu emblématique de ce qu'on peut faire. Là aussi, on peut ne pas être d'accord. Dans le *Cirque au Pré Leroy*, il y avait à la fois de la diffusion et du soutien à la création. Ce n'est pas un hasard si nous avons choisi en collaboration avec *Cirques en Scène* et Nicolas Beauvillain, de couper les Assises en deux avec une pause consacrée à la présentation d'un morceau du travail de *Cirque en Scène* sur leur dernière création. C'est ce projet global de soutien à la création, de soutien à la diffusion, de soutien à la formation. Ce projet était cohérent avec nos objectifs. Ceux qui ont été à *Cirque au Pré Leroy* ne pourront pas dire que nous n'avons pas proposé une véritable diversité culturelle tout en restant dans une offre qualitative. Il y en avait pour tous les goûts, et en même ce n'était jamais du mauvais goût. Dernière chose, nous avons essayé de travailler avec un opérateur local reconnu : la compagnie *Cirque en Scène*. Tout était gratuit : les spectacles, les rencontres avec les artistes, les ateliers. Et le public qui est venu aux ateliers et aux représentations, a pu venir parce que c'était gratuit. C'est peut-être minime statistiquement, mais cela n'est pas dénué de sens non plus.

Autant nous pouvons ne pas mettre la tête sous le sable et ne pas voir les trains qui arrivent en retard, autant nous devons aussi regarder les conséquences des choix que nous faisons. Si nous avons priorisé certains champs, c'est que nous avons beaucoup travaillé dans ces champs. Cela veut dire aussi que nous avons moins travaillé dans d'autres. Il faut le dire. Nous ne pouvons pas dire que tout s'est fait partout avec la même intensité et la même vitesse, sinon il n'y a pas de choix. On le sait. Madame le Maire le sait, elle l'a dit en mars dernier notamment. On sait que le chant choral est pour l'instant un des oubliés de la politique culturelle municipale. Nous l'assumons, nous nous y mettons maintenant. Mais il faut aussi nous savoir gré que nous n'avions jamais dit en mars 2008, dans notre programme, qu'on ferait du chant choral une priorité. Cela ne veut pas dire que nous n'allons pas traiter ce champ, mais il n'a pas été traité dans les premières années du mandat. Là, nous constatons que dans les problèmes manifestes du territoire, il y a la question d'une salle de répétition pour le chant choral. Nous le savons, nous avons même en tête qu'il faut dégager une petite enveloppe d'investissement. On sait qu'il faut mener, en concertation avec l'ensemble des chorales niortaises, une réflexion sur le lieu et sur le mode de gestion d'une salle de répétition dédiée aux chorales – ce qui remplirait un réel besoin, nous le savons. C'est le premier élément.



Le deuxième, qui n'est pas spécifique à Niort, c'est un point global et c'est peut-être d'ailleurs l'occasion d'avoir le courage de dire deux ou trois choses : c'est la question patrimoniale. Cette question, beaucoup la jugeront insuffisante. Pour vous rassurer, depuis un demi-siècle de politique culturelle en France, je ne connais aucun endroit, aucune ville de France, aucune région, aucun gouvernement, aucune majorité quelle qu'elle soit, qui n'ait été accusé d'être trop faible sur la question patrimoniale. Pourquoi ? Le patrimoine, vous n'en avez jamais fini, surtout dans une nation comme la France particulièrement attachée à son histoire et particulièrement attachée à la propriété. Les Français sont mus par deux passions totalement contradictoires : une passion pour la propriété et en même temps ils ont une passion pour l'égalité. C'est le mouvement des Sans-culottes. N'oublions pas que la Révolution française a été faite par les Sans-culottes qui sont l'incarnation de cette contradiction. Tout cela pour vous dire que la question patrimoniale est très importante dans notre pays. Je vous renvoie à un rapport de 1971 de l'excellent Commissariat au plan. Dominique de Villepin l'a supprimé. Je ne pense pas que cela soit une des meilleures idées qu'il ait eue. En 1972, le Commissariat au plan fait le bilan de la politique culturelle sous Malraux. La thèse du Commissariat au plan se résume facilement : la politique culturelle de Malraux a été dévorée par le budget patrimoine. Si vous regardez aujourd'hui le montant consacré au patrimoine, à sa gestion, à son entretien, à sa restauration, il est encore considérable, même dans un contexte de retrait de l'État des prérogatives culturelles en France. La question patrimoniale est monumentale. Pourquoi ? En fait, nous ne sommes pas capables en France, pour des raisons politiques, pour des raisons affectives, de faire ce qui a été fait dans le cadre des Archives nationales. Les questions posées par les grands conservateurs des Archives nationales depuis 50 ans en disant « on ne pourra pas tout garder » est une hérésie. Ce qu'il faut, c'est apprendre à trier, ce que nous sommes capables de faire pour les archives nationales en France, nous ne sommes pas pour l'instant capables de le faire pour les pierres et sur la question patrimoniale pour des raisons politiques. Nous sommes dans la logique du « tout garder », ce qui est absurde, puisque quand on garde tout, on garde mal, et on finit par oublier. On va arriver à une situation assez surréaliste en France où je pense qu'il n'y aura pas une église qui ne sera pas classée, et qu'à Niort par exemple, l'Usine des Eaux n'est toujours pas classée. Parce que nous avons aussi une vision du patrimoine qui correspond à ce qu'on est... Tout garder n'est pas nécessairement ne rien oublier, bien au contraire. En revanche, ne rien oublier suppose une capacité à trier. Ce sont des questions qu'il faudra se poser. Cela explique aussi pourquoi, dans les choses qui ne se feront pas et qui ne pourront pas se faire, qui n'auraient jamais pu se faire, il y aura cette dimension patrimoniale. Je sais que beaucoup de personnes ne seront pas d'accord avec cette idée.

Pour conclure, j'aimerais insister sur notre rapport au temps. Je pense qu'aujourd'hui la politique culturelle a du sens. Si le fait de prioriser la culture a du sens aujourd'hui, c'est parce que la culture est un des éléments de notre politique qui nous permet de prendre le temps. Je regardais hier soir un documentaire sur l'œuvre de Bertrand Tavernier, où il dit qu'il ne fait des films que pour une seule chose, pour sortir de l'immédiateté et de la dictature du temps présent, je pense qu'il a raison. Et, dans une société où on ne sait plus du tout prendre le temps je pense que nous faisons de la culture pour cette raison. Nous sommes dans une forme de soumission au temps, une forme d'auto-exploitation consentie. Notre aliénation au temps est le produit d'une culture dominante qui présente sous des traits assez aguichants que sont la liberté, le progrès, la connaissance, des modes de comportement qui en fait nous domestiquent bien plus qu'ils nous émancipent. Nous sommes tous pris dans la course au rendement, tous pris dans la mobilité forcée, tous pris dans la précarisation du travail, et on sait que tout ceci atteint ses limites tant socialement, qu'écologiquement et que politiquement. Je n'ai pas besoin de parler du réchauffement climatique



pour vous dire que nous sommes dans l'insoutenable aujourd'hui. Je n'ai pas besoin de vous parler non plus de la consommation d'anxiolytiques en France pour vous dire que nous sommes aussi dans l'insoutenable dans le monde du travail aujourd'hui. Nous avons souvent parlé d'appropriation sociale des moyens de production et d'échange, il faudrait peut-être parler aussi d'appropriation sociale et de réappropriation sociale du temps. Or, la culture a son rôle à jouer. Pourquoi ? Aller à la rencontre d'une œuvre, c'est d'abord s'extraire du temps productif avec toutes les formes d'aliénation qui lui sont liées. C'est ensuite aller à la rencontre de quelque chose de singulier, d'un objet non formaté, d'aller à la rencontre de l'altérité, et donc d'être en capacité de sentir, de voir, d'écouter les choses autrement. C'est enfin partager des expériences qui sont devenues de plus en plus rares d'une expérience publique et collective, ce qui ne fait jamais de mal. Pour toutes ces raisons, et je terminerai là, il faut considérer que la culture est une arme de subversion massive. Reste donc à créer les conditions pour que tous se l'approprient.

Je vous remercie de votre attention.

Nicolas Marjault, Adjoint à la Culture



# Débat sur la politique culturelle



## Nicolas Marjault

La parole est à vous pour la période consacrée aux débats.

### Christine Antoine - Présidente d'*Impulsion-Femmes*

Nous sommes actrices culturelles sur la ville puisque l'association s'occupe du festival *Impulsions*. Je prends la parole pour faire le lien avec ce que vient de dire Nicolas. Première chose, je pense qu'avant tout, la culture est éminemment subversive. Pour situer un peu, le festival *Impulsions* réfléchit au rapport de domination d'un sexe sur l'autre (et pour l'instant, je suis désolée, c'est le sexe masculin qui domine le sexe féminin), et surtout réfléchit à l'aliénation individuelle et collective au niveau de ce qu'on appelle le genre. C'est-à-dire comment on se construit quand on naît fille, avec le sexe féminin, dans cette société ? Et comment on se construit quand on naît avec le sexe masculin ? Et ce qu'on nous oblige à assumer quand on est dans un sexe ou dans l'autre, n'est pas obligatoirement confortable, d'abord pour vivre ensemble, mais aussi pour les individus de cette société. Donc, nous nous servons de la culture comme d'un outil de subversion et de réflexion collective au niveau de ce rapport de domination d'un sexe sur l'autre.

On se bat aussi sur la démocratisation de la culture. Effectivement, les barrières qui font qu'on s'approprie les lieux culturels ou pas, sont éminemment culturelles. C'est-à-dire que si on est issu d'un milieu populaire, on pense que la culture n'est pas pour nous parce qu'on ne va pas la comprendre ou que de toute façon ces lieux sont réservés à une espèce d'élite. Et on s'aperçoit que les lieux culturels permanents, entre autres le Musée d'Agesci ou le Moulin du Roc, ne sont pas spécialement fréquentés par les milieux les plus populaires de la ville. Nous aussi, nous nous intéressons à l'ensemble du territoire départemental, voire régional. Nos deux objectifs sont de participer à l'évolution des mentalités et à l'évolution de cette société, et de démocratiser la culture parce que cela nous semble important.

Sur le débat de la gratuité, nous n'avons pas la réponse à *Impulsions*, sinon qu'on essaie par des pratiques, d'apporter des éléments au débat. *Impulsions* s'est installé l'année dernière dans le quartier du Clou Bouchet, et va s'installer d'autant plus cette année puisque nous avons le projet d'y installer un chapiteau en amont du festival, à partir du mois de janvier, pour travailler avec les acteurs locaux – parce qu'on est plus intelligent à plusieurs que tout seul – pour réfléchir et pour mobiliser la population. Il s'agit des *Kulturelles* dont vous entendrez parler. L'année dernière, nous avons fait la gratuité complète au niveau du Clou Bouchet. Nous avons eu une petite participation de la population, c'est la première fois qu'on s'installait dans ce quartier. Et la gratuité n'a pas amené énormément de monde non plus. Donc cette année, nous voulions réfléchir à une participation solidaire, c'est-à-dire laisser la possibilité à chacun. Il faut savoir aussi que nous sommes subventionnés pour ce festival, sinon nous ne pourrions pas le faire. L'argent public est redistribué, l'argent de la ville, de l'État et de la région. Mais on s'est dit que la participation solidaire permettrait à chacun d'avoir peut-être – je ne sais pas si je vais employer les bons mots – la « dignité » d'aller aussi dans un lieu de réflexion culturelle. Peu importe ce que chacun donnera. Tant mieux si certains donnent 50 €, pourquoi pas ? La qualité des spectacles sera là. Mais que chacun puisse aussi participer au fait qu'il y a cette possibilité d'implanter un chapiteau, d'avoir tous les ans, une réflexion là-dessus. Et le fait de participer à la hauteur de ce que chacun peut faire, c'est aussi de



permettre la pérennité de ces évènements et de permettre soi-même de participer à la création de lieux de liens sociaux et de réflexion politique sur notre société.

Je ne sais pas si cette solution peut être étendue, en tout cas c'est ce que nous avons envie d'essayer cette année dans le cadre des *Kulturelles*. Ensuite, comment attirer les gens sur le temps de la culture ? Nous y réfléchissons avec les administratifs du Moulin du Roc pour voir comment *Impulsions* peut aider. Est-ce par la gratuité ? On ne sait pas. Je sais par exemple que pour les lycéens, il y aura une gratuité complète sur la journée lycéenne dans le festival. Depuis trois ans, nous travaillons dans les lycées auprès des jeunes, et cette année, ce sont les jeunes qui vont travailler directement dans les lycées. Ils vont monter un théâtre forum qui sera joué lors des Créateurs. Ils deviendront eux-mêmes acteurs de la réflexion et acteurs de la culture à leur manière puisqu'ils vont pouvoir créer des théâtres forums sur les thèmes de « c'est quoi être un homme ou une femme », « c'est quoi les relations homme/femme », « c'est quoi la violence », etc. Au fur et à mesure, on s'aperçoit, pas uniquement par la gratuité mais par le travail qui accompagne cette gratuité, en tout cas sur des publics ciblés, qu'on arrive aussi à en faire des acteurs de la réflexion politique et de la culture. Je n'ai donc pas la réponse. En revanche, je sais que les créateurs de la culture, et tous les gens qui tournent autour (les techniciens dont nous avons besoin pour rendre le spectacle spectaculaire), obligent à une gymnastique et à un équilibre sur les budgets. Nous devons être funambules sur les budgets, ce qui n'est pas facile.

Pour aller peut-être un peu au-delà des Assises de la culture, je dirai que les moyens donnés aux collectivités territoriales sont de moins en moins importants. Nous touchons très peu d'argent de la DRAC alors que nous remettons la culture au centre de ce qu'elle devrait être, c'est-à-dire la réflexion citoyenne. Pourtant, nous n'avons pas l'impression d'être un acteur important pour les services de l'État, qui a un rôle important à jouer. L'argent est de moins en moins disponible aussi pour la culture au niveau national. Mais je dirai que les collectivités territoriales qui sont de plus en plus étouffées, que ce soit sur l'aspect culturel ou l'aspect social (parce qu'on en demande plus aux collectivités sur ce plan). Tous les politiques de gauche aujourd'hui (je parle des élus) sont majoritaires dans ce pays au niveau des collectivités territoriales. Et il serait intéressant, au lieu de mettre les territoires en concurrence, comme certains ont pu les mettre (je ne dis pas cela pour la municipalité niortaise car ce n'est pas du tout le cas), s'ils se levaient tous et s'ils allaient tous ensemble, solidaires, bras dans les bras, dire « nous sommes majoritaires dans ce pays et maintenant il suffit de nous transférer tout le social, toute la culture, sans nous donner d'argent », je crois que les citoyens iraient derrière eux et seraient solidaires. Je pense que beaucoup d'associations seraient solidaires et se lèveraient ensemble au lieu de se mettre en concurrence.

## **Jean-Paul Boudot - Coordinateur du réseau des bibliothèques de la CAN**

J'ai un rôle de coordination et d'animation dans le réseau des bibliothèques de la CAN. J'ai deux casquettes. La première pour dire qu'une petite lampe s'est allumée quand j'ai entendu parler du chant choral, casquette de bénévole et associatif pour faire part de mon extrême intérêt dans l'attente d'un lieu adapté à cette pratique. Puis la deuxième, pour poser la question du comment les ressources indispensables, patrimoniales ou pas, que sont les documents, en particulier ceux conservés dans les bibliothèques, au service des Niortais comme au service plus large de l'ensemble des habitants de la CAN, peuvent être un outil de liberté et de gestion du temps ? Même si ce n'est



pas tout à fait dans l'air du temps (la concurrence est rude pour le livre), comment pouvons-nous articuler cela avec l'ensemble de la politique annoncée tout à l'heure ? Professionnellement, je souffre un peu du fait qu'on se trouve sur des territoires plus larges qu'avant. Nous avons été Bibliothèque de Niort, nous sommes devenus Réseau de la Médiathèque de la CAN, et les relations de partenariat sont moins faciles, moins spontanées dans les deux sens, parce que nous avons d'autres préoccupations avec d'autres communes, pour les partenaires potentiels de Niort. Ils ont tendance dans un petit coin de leur tête à penser qu'on n'est plus niortais (ce qui est quand même grave), et la question est très ouverte. Je suis un peu dans l'attente d'une plate-forme qui nous permettrait d'être des partenaires interactifs quotidiens, et de permettre au public le plus large (c'est déjà le cas) d'accéder à des actions, de nous associer à des actions en cours et de permettre aux gens d'avoir accès aux documents que nous avons en charge et qui sont généralement de grandes ressources de liberté et de compréhension du monde - grandes et indispensables - et sans doute de plus en plus indispensables. Merci

## Nicolas Marjault

Il faut aussi voir comment travailler cette politique du livre dans le cadre de ce décroissement qu'on observe partout, et qu'on observe peut-être moins dans le domaine de la politique du livre aujourd'hui. Mais je pense que le travail qui avait été fait en mai dernier, *Mai-mois du Polar*, donnait des premiers éléments intéressants. Je sais qu'il s'agissait d'une première initiative, mais nous avons commencé un travail, nous en sommes au début et nous pouvons faire beaucoup mieux. Nous sommes d'accord. Mais des idées passent par le réseau, le décroissement, l'interdisciplinarité et surtout la mise en commun de savoir-faire et de compétences qui ne sont pas les mêmes. Là aussi, il faut y réfléchir.

## Claude Epaminondas - Conseiller de quartier

Au sujet de la gratuité, je vais parler des associations puisque j'ai longtemps représenté les associations. Bien souvent, les associations n'ont pas la possibilité de faire des spectacles gratuits dans la mesure où elles ont besoin de leurs recettes pour survivre. Ne pourrait-on pas de temps en temps les aider justement à faire un spectacle gratuit, en accord avec la municipalité ?

## Nicolas Marjault

D'abord, la plupart des associations bénéficient déjà d'aides pour monter leurs spectacles, sinon il n'y aurait pas de spectacles associatifs, à la fois en termes de locaux et de subventions. Ensuite, peuvent-elles être aidées pour aboutir à un spectacle gratuit ? De mémoire, dans l'année récente, c'est déjà arrivé quand le projet était collaboratif, qu'il gérait une dynamique associative plurielle et avec des objectifs clairement déterminés, non lucratifs. Cela a été le cas avec la soirée Haïti à Noron, où la soirée était gratuite, mais en revanche une grande partie du prix réel de cette soirée a été prise en charge par la ville, notamment les locaux.



## **Laurent Baudouin - Comédien**

Je suis comédien. Est-ce que quelqu'un du Conseil général pourrait répondre sur les programmes d'aide à la diffusion des spectacles dont les budgets ne sont pas complètement dépensés ? Il me semble que beaucoup de structures ne savent pas que ce programme d'aide à la diffusion existe. Du côté des artistes, lorsqu'on communique sur le fait que les spectacles peuvent être éventuellement aidés par le Conseil général dans l'acte de la programmation dans un lieu, il n'y a pas beaucoup de réponses. Quelqu'un pourrait-il répondre ?

## **Françoise Bobin - Conseil général des Deux-Sèvres**

J'ai un peu de difficulté à répondre à cette question. Nous ne sommes pas sous l'égide du Conseil général ici, c'est un événement organisé par la ville de Niort, et le Conseil général est effectivement en train de préparer la mise en place d'Assises culturelles. Il y a eu une première rencontre, et la réunion plénière aura lieu le 7 décembre prochain. Je ne peux pas répondre à la question. Au sein du Conseil général, nous avons des dispositifs votés par les élus conseillers généraux. En l'occurrence, concernant le dispositif d'aide à la diffusion culturelle, c'est un dispositif en direction des communes de moins de 6 000 habitants. Les communes exclues sont Niort, Parthenay, Bressuire, Thouars et Saint-Maixent.

## **Laurent Baudouin - Comédien**

Donc pour les associations de Niort qui veulent avoir un spectacle, cela me semble un peu bizarre de poser la question dans ces termes puisqu'une association est composée de gens qui vivent dans le bassin niortais... Rien n'empêche une association de Niort d'organiser une manifestation à Saint-Symphorien ou à Villiers-en-Plaine...

## **Françoise Bobin - Conseil général des Deux-Sèvres**

Tout à fait. Pour revenir au dispositif d'aide à la diffusion, si vous êtes domiciliés à Niort et que vous organisez une manifestation dans une commune autour de Niort, vous pourrez éventuellement bénéficier indirectement de ce dispositif, sachant que c'est un dispositif en direction des compagnies, et indirectement en direction des organisateurs. Mais si vous avez besoin de plus de renseignements concernant les dispositifs du Conseil général, je vous invite à venir nous rencontrer.

## **Nicolas Marjault**

Je souhaiterais dire deux mots. Le chapiteau pose des questions plus larges que le temps imparti aujourd'hui. Il mériterait un débat beaucoup plus profond. Je souhaite dire que nous allons demander à l'ensemble des porteurs de projet susceptibles de prendre place dans le chapiteau de



venir nous rejoindre pour une réunion plénière, où nous donnerons les principes qui nous animent sur la gestion du chapiteau.

Nous constatons que monter et démonter le chapiteau pour un évènement culturel d'une durée de deux ou trois jours est difficile, à moins de 4 500 €. Autrement dit, il n'y a pas d'associations ou de projets susceptibles d'être portés par beaucoup d'acteurs niortais qui ont ces moyens compte tenu de la jauge effective dudit chapiteau, puisque nous avons pratiquement 450 places assises et 650 places debout (jauges maximales).

L'avantage est qu'un chapiteau monté et démonté peut servir à plusieurs projets. C'est intéressant. Le monter une fois pour le démonter et le déplacer, etc., n'aurait aucun sens. Mais si nous sommes sur une logique coopérative avec des acteurs culturels qui anticipent, qui essaient de voir dans quelle mesure ils peuvent s'inscrire dans un calendrier général, si nous sommes en capacité d'annoncer un calendrier indiquant la situation du chapiteau (au Clou Bouchet, à Boinot, Du Guesclin, etc.), il faudrait dans l'idéal que les acteurs culturels puissent prendre place dans le cadre de projets les plus compatibles et les plus mutualisés possible. Pour le coup, les frais n'augmenteront pas. Le prix du montage et du démontage sera toujours le même. La seule chose est que nous allons le diviser en deux ou en trois, etc. Et ce qui paraît un Everest insurmontable pour une seule et unique structure, devient quelque chose de bien plus abordable – si au lieu de faire un chèque de 4 500 €, la structure qui va bénéficier n'a plus qu'à déboursier entre 200 et 500 €. Pour cela, il faut être plusieurs dans des calendriers compatibles. Nous n'avons pas tous une ingénierie lumière si compliquée qu'elle justifie un démontage complet ou un remontage complet. Certaines fois, il suffit de travailler avec des gens qui ont l'habitude de ce type de mutualisation pour en profiter pleinement. Voici donc ces quelques éléments pour vous donner envie de réfléchir et surtout vous donner envie de participer à cette réunion collective sur ces thématiques propres au chapiteau, durant laquelle nous vous présenterons un principe ainsi qu'un calendrier. Et, tous ceux qui ont des projets susceptibles, ou qui sont intéressés par le chapiteau, nous vous invitons à venir à cette réunion pour défendre votre position et entrer dans ces logiques de mutualisation selon le calendrier affiché.

## **Francis Lebarbier - Compagnie *Les Matapeste***

Nicolas, tu as dit que la municipalité avait augmenté de 60% son budget à la culture, ce qui est considérable. Cela ne s'est jamais vu à Niort. Moi qui suis professionnel niortais depuis 32 ans, et niortais depuis bien plus longtemps, c'est du jamais vu. Ma crainte est, dans ce débat sur la gratuité et de la démocratisation culturelle, qu'on vienne nous dire « stop, on ne peut pas, il n'y a pas le financement », et qu'on soit ensuite obligé de tout remettre à plat. Je suis plutôt partant et plutôt pour réfléchir à cette question de la démocratisation du financement de l'action culturelle, parce que c'est important. Quand on crée des spectacles, c'est pour le public quel qu'il soit. Cette question du coût qui passe par nos impôts ou une augmentation de nos impôts. Est-ce que tu as des éléments, ou des choses qui se dessinent ? Peut-être que tu n'as pas la réponse ? Ma crainte est que nous y réfléchissions aujourd'hui, et que dans deux ans on dise que ce n'est possible parce que la clause de compétence de culture va être remise en question.



## Nicolas Marjault

C'est une chance sur deux... À première vue, nous avons beaucoup de raisons d'être optimistes sur Niort. Ensuite, si on sort Niort de son environnement immédiat, dans un cadre picto-charentais, avec ses spécificités, on constate que Niort ne s'en est pas si mal sortie que cela depuis trois ans, pour être une rare ville où l'État donne plus d'argent aujourd'hui qu'il en donnait il y a deux ans. La labellisation du CAMJI a été négociée âprement, il n'empêche qu'elle se traduit par une augmentation des financements de l'État. Je ne peux pas le cacher. Les négociations autour du Centre national des arts de la rue ont été également très complexes, elles ne sont pas abouties, mais cela se traduit par une enveloppe financière de l'État qui tombe aussi sur le territoire. Nous sommes dans des négociations comparables pour le Centre d'art photographique qui implique de l'investissement et du fonctionnement d'État.

En faisant le bilan, je dois reconnaître que la ville n'aura pas eu à se plaindre. Elle n'a pas eu à se plaindre, parce que nous avons aussi tenu un discours. La DRAC n'avait aussi pas beaucoup de villes partantes sur ces projets. Nous ne sommes pas contents de venir demander de l'argent, mais nous sommes venus avec des projets. Nous étions crédibles aux yeux de l'État, nous ne leur demandions pas seulement de financer notre politique. Nous la finançons déjà. Nous demandions simplement de la financer avec nous, ce qui n'est pas tout à fait pareil. Ensuite, allons-nous rester sur ces logiques ? Pouvons-nous être optimistes pour les mois à venir ? C'est difficile à dire. En tout cas, nous nous battons pour attirer tous les partenaires, la ville, l'État, la région, pour nos grosses structures, car nous avons beaucoup d'emplois en jeu. Que ce soit le CNAR, le CAMJI, le Moulin du Roc, le Centre d'art photographique etc., il faut que toutes ces conventions soient signées avant mars. Actuellement, nous nous battons avant le grand plan d'austérité.

## Francis Lebarbier - Compagnie *Les Matapeste*

[Francis Lebarbier intervient dans la salle, sans micro...] On risque de voir, toutes ces aides publiques remises en cause. En dehors de la question de la gratuité, on ne va plus avoir les moyens de travailler et d'agir pour répondre à des politiques mises en place. Soit nous n'existerons plus, soit nous ne pourrons plus discuter, soit nous serons tellement exsangues que nous ne pourrons plus fonctionner. Effectivement il y a un très grand plan d'austérité, notamment dans d'autres secteurs mais aussi dans la culture qui arrive.

## Nicolas Marjault

Effectivement. Donc la première étape est de bétonner ce qu'il est possible de bétonner. La deuxième étape va être de défendre au mieux les acteurs culturels locaux. Quand j'avais fait ce petit préambule sur la concurrence, nous ne savons plus à un moment si nous sommes des politiques ou des VRP. C'est là que cela devient vicieux. Il y a les très grands principes politiques et il y a la réalité de VRP de l'élu local. Une partie de mon travail n'a plus rien à voir avec les grands principes théoriques que je vous ai énoncés tout à l'heure. L'élu local vient défendre ses acteurs culturels locaux, il vient défendre ses institutions culturelles locales, et là, il peut avoir tous les grands discours



sur la concurrence interurbaine ; mais dans une période d'austérité, c'est difficile. Il ne faut pas se leurrer sur la réalité du paysage politique français.

Ensuite, si cela se passe comme en Angleterre en ce moment, nous ne compenserons pas. Nous serions dans l'incapacité de compenser. Pour le coup, on se rendra compte très concrètement que la culture est une grosse partie du dynamisme et de l'attractivité économique d'un territoire. Le problème est qu'on s'en rend compte quand cela arrive en période de crise. C'est dommage.

## **Catherine Hérault - Présidente des *Passeurs de Voix***

Nous allons redescendre au petit maillon de la chaîne. Je suis d'accord avec tout ce qui vient d'être dit, mais sans les gens de terrain, c'est-à-dire les associations bénévoles, il n'y aurait pas de public pour les compagnies professionnelles. C'est donc toute une chaîne. Je voudrais simplement dire une anecdote à propos des *Jeudis de Niort*. Nous, les associations chorales ou vocales, nous avons reçu trois semaines avant le 1<sup>er</sup> Jeudi niortais une proposition de participation pour faire des chœurs. Là, être prévenus quinze jours avant, c'est quand même un gros problème. Et je n'ai pas répondu, parce que ce n'est pas possible quinze jours avant. Comme tu le dis, nous avons nécessité de programmer les choses, tous ensemble, pour les locaux mais aussi pour des partenariats. Nous avons tous besoin de partenariat, pas seulement les associations d'amateurs, puisque je pense que les compagnies professionnelles en ont aussi besoin (il est vrai que *Les Matapeste* font un gros travail depuis longtemps dans ce sens). J'aimerais donc que la politique culturelle de la ville soit planifiée beaucoup plus tôt, que la programmation soit lisible beaucoup plus tôt pour savoir à quoi nous pouvons répondre bien en avance. Quand nous réservons des salles, nous devons nous y prendre très longtemps à l'avance, etc. Cela devrait être la même chose pour tous. Il faut donc pouvoir mutualiser nos compétences et nos savoir-faire, et que le public ne se sente pas sollicité à droite et à gauche sans qu'il sente un lien et une cohésion dans cette politique culturelle.

## **Marie-Françoise Pronost**

Je pensais à la gratuité et je pensais à ce qui vient d'être dit. Je me posais la question : mon problème de la gratuité, c'est qu'un certain nombre de gens risque de penser que c'est normal, ils sont passifs, ils consomment, il n'y a pas de problème. Et je me disais que si un jour il se trouve que le budget est réduit de 35 %, nous pourrions peut-être dire aux gens qui ont apprécié les spectacles parce que c'était gratuit, qu'ils pourraient devenir participants et participer ? De devenir aussi acteur en donnant un petit quelque chose pour que cette culture ne disparaisse pas ? Je pense que nous pourrions peut-être retourner le problème au lieu de dire « 35% de moins et tout est fini ». C'est une proposition.

## **Jean-Pierre Marsault - Président de la chorale *Tempo***

Je vous remercie Monsieur Marjault d'avoir dit que le chant choral était l'un des oubliés. C'est un constat. Pour travailler c'est très difficile. Nous sommes une chorale de 80 personnes, et on nous donne peu de moyens. Tout n'est pas que moyen financier, vous avez parlé de réflexion. Est-ce qu'en



2011, nous pourrions commencer à avoir au moins une réflexion sur ce domaine ? Aujourd'hui il y a des choses à faire, et je vous remercie de bien vouloir prendre en compte ma demande.

## Nicolas Marjault

Pour répondre à votre question, oui. Je vous propose maintenant de laisser place à *Cirque en Scène*.

## Pascal Fournier - Directeur de *Cirque en Scène*

Le temps que les tables soient enlevées, il y en a pour deux minutes. Nicolas Marjault a été vite en besogne, *Cirque en Scène* a profité du montage du chapiteau que la Ville a pris en charge pour faire une deuxième étape de résidence de création de son prochain spectacle *Tout contre* qui sortira en avril 2011. Ce n'est pas 30 minutes comme annoncé par Nicolas mais plutôt 15, car les artistes se sont retrouvés seulement hier soir. Ce n'est donc qu'une étape du travail débuté cet été dans le cadre de *Cirque au Pré Leroy*.



**Compagnie *Cirque en scène*,  
spectacle *Tout contre***



© Darri



© Darri



**Interventions de représentants  
de structures éducatives,  
associatives, sociales ou de  
loisirs sur les projets culturels  
menés en partenariat**



- **Jean-Claude Philippart - directeur du Centre socioculturel du Parc (Tour-Chabot)**

➤ **Projet Aire 198**



## Jean-Claude Philippart - Directeur centre socioculturel du Parc (quartier Tour-Chabot)

Bonjour à tous. Merci de m'avoir invité. Je vous raconte une histoire qui se joue sur le quartier de la Tour-Chabot Gavacherie depuis mai 2005. Ce n'est pas un simple fait divers, c'est une histoire sur l'outil culturel au service de la rencontre du lien social et de la construction de solidarité. En mai 2005, avec la collaboration du service de la vie associative de la Ville, nous avons eu la chance de rencontrer l'association Aire 198, dispositif englobant les quatre chefs-lieux des quatre départements du Poitou-Charentes (Angoulême, la Rochelle, Poitiers et Niort). Ils ont eu une idée assez originale : mettre la culture au sein des quartiers, notamment au sein des quartiers en zone urbaine sensible. Il s'avère que le quartier de la Tour-Chabot Gavacherie est en zone urbaine sensible, et nous avons été mandatés par la ville de Niort en 2005 pour accueillir la première résidence d'artistes sur le territoire de la ville. L'originalité de cette résidence est qu'elle est avant tout régionale. Elle amène des partenaires autour de la culture, autour du lien social, autour de l'éducatif, autour de la scolarité, à travailler pendant un mois à la création et à la mise en œuvre de résidence auprès des publics les plus éloignés de l'acte culturel. Aire 198 a souhaité mener ce projet en lien avec le festival *Musiques Métisses* d'Angoulême, partenaire depuis l'origine du projet, et qui est le symbole de la rencontre entre les quatre villes de la région Poitou-Charentes sur le festival.

Comment se déroule-t-elle ? C'est avant toute une semaine de rencontres. Pendant tout le mois de mai, la compagnie est invitée à venir une semaine sur chaque grande ville du Poitou-Charentes. Elle s'installe donc dans les murs de la commune, notamment au centre de la Tour-Chabot. L'objectif n'est pas d'accueillir des artistes et de les remercier d'avoir pratiqué avec brio une certaine idée de ce que peut être l'acte culturel, c'est avant tout de se mettre au niveau des habitants qui n'ont pas forcément les armes, la connaissance, et la compréhension de ce que peut être la culture pour tous. À ce titre, le centre socioculturel du Parc avait été choisi pour être le lien entre les habitants d'un territoire et un outil de rencontre avec les artistes.

Les artistes viennent d'horizons différents. Depuis la première année, nous avons accueilli des Brésiliens, des Roumains, des Français qui venaient d'Aubervilliers avec la compagnie des *Grandes Personnes*. À chaque fois, nous sommes sur des compagnies choisies par le festival *Musiques Métisses* et qui va œuvrer pendant une semaine à proposer ce qu'ils sont et pas ce qu'ils font. Ils vont venir avec leur personnalité, ils vont s'installer pendant une semaine sur le quartier, et l'originalité de l'accueil sur la ville de Niort, c'est que les habitants sont les premiers à accueillir cette compagnie (généralement des compagnies professionnelles) dans les murs.

Comment cela s'organise ? Tout d'abord en amont, l'hébergement des artistes. Pendant une semaine des habitants ouvrent leurs appartements ou leurs maisons et vont accueillir ces artistes qu'ils ne connaissent pas. Ils ne savent pas forcément d'où ils viennent. Mais ils vont pouvoir échanger avec eux et construire une histoire. Une histoire qui leur permettra de construire aussi des souvenirs, et de participer à une œuvre humaine pendant un mois. La compagnie ainsi accueillie, est accueillie comme une compagnie non pas uniquement avec une connaissance et un savoir, mais surtout avec une idée de transmettre. Et la volonté première, c'est avant tout de transmettre ce qu'ils sont et ce qu'ils font à des habitants qui sont généralement très éloignés de l'acte culturel. Cela s'organise généralement avec les écoles primaires, le collège Jean Zay, le lycée de la Venise Verte, de nombreux partenaires liés à l'éducation nationale, et aussi avec les partenaires locaux associatifs, notamment *Cirque en scène* qui a participé à plusieurs titres à la résidence d'artistes sur le quartier de la Tour-



Chabot lorsque nous avons accueilli la *Fondation Parada* (artistes Roumains qui étaient venus mettre en œuvre une semaine autour du cirque).

C'est donc avant tout la culture au service de la rencontre. La culture au service du lien social et au service de la projection. Nous sommes face à des habitants qui généralement vivent au jour le jour, n'ont aucune projection dans leur avenir, ont peu ou pas de moyens pour accéder à la culture, et pendant une semaine, ils ont la chance de vivre cela au pied de chez eux. Vous allez me dire qu'il ne s'agit que d'une semaine et que cela ne sert pas à grand-chose. L'utilité, c'est que c'est la sixième année que la ville de Niort fait confiance pour accueillir la compagnie sur nos territoires. Et donc, la fréquence éducative a permis aujourd'hui une rencontre et les habitants se sont véritablement accaparés ces résidences. Elles sont ancrées sur les territoires de la Tour-Chabot, elles font partie d'un moment agréable comme les vacances scolaires et sont connues de tous. Pour les habitants, c'est aussi un moyen de se projeter et de s'organiser et de penser l'avenir de façon positive. Donc, ce n'est pas uniquement la création, c'est surtout pour partager et pour faire exister après. Pour moi, la culture n'a de sens que si elle permet à des personnes de pouvoir s'élever, de pouvoir exister et de développer leur personnalité. C'est une volonté perpétuelle de permettre à des habitants qui viennent de toutes origines de se rencontrer autour d'échanges culturels. Cet échange est important car il est aussi lié à la fonction d'accueil (primordial dans un centre socioculturel). Il n'y a pas de bonne résidence si on ne sait pas accueillir les habitants, les compagnies, dans de bonnes conditions. Le fait de les accueillir chez soi, de leur ouvrir son intimité, c'est aussi leur montrer quelles ont de l'importance et que nous avons de l'estime pour elles.

La convivialité est aussi un maître mot. La culture doit être un réceptacle de la convivialité. Elle n'a de valeur que si elle peut être partagée par le plus grand nombre et qu'elle puisse être comprise par le plus grand nombre.

Aire 198 a aussi la volonté de faire en sorte que cela ne se passe pas dans un seul quartier, mais que des noyaux d'habitants, puissent aussi se rencontrer. Et quand vous avez Niort qui accueille la première semaine, puis que la compagnie bascule sur La Rochelle, puis sur Poitiers, pour terminer à Angoulême, c'est aussi la volonté que les habitants puissent cheminer tout au long du mois. Pour nous, la résidence ne s'arrête pas le dimanche quand on dit au revoir aux artistes. La volonté est véritablement de prolonger l'histoire et de faire en sorte que ces habitants puissent devenir de nouveaux ambassadeurs pour d'autres habitants sur d'autres territoires.

Le festival *Musiques Métisses* vient simplement clore une rencontre qui se veut la rencontre entre quatre quartiers du Poitou-Charentes, autour d'une compagnie. C'est une compagnie professionnelle, donc nous mettons aussi en place des compétences et de la qualité. Nous ne faisons pas de la culture à bas prix. La culture a un coût. Ce coût est gratuit pour les habitants mais aussi pour les acteurs (le centre socioculturel). La région et la ville de Niort font un effort considérable pour permettre à la culture d'avoir toute sa place sur les quartiers.

La culture n'a de sens que s'il y a une prolongation. Une construction de mémoire. Aujourd'hui, à l'heure où je vous parle, nous travaillons sur la prochaine résidence qui va avoir lieu en mai 2011. Des habitants nous interpellent déjà pour en savoir plus. Ils ont été ravis de faire du cirque, de jouer au djembé, d'apprendre une culture. Grâce à ces outils, nous construisons une projection positive sur les habitants et une envie de faire avec. Faire ensemble, et faire de façon très positive. Quand les habitants viennent généralement au centre socioculturel, c'est soit parce qu'ils n'ont pas d'argent, soit parce qu'ils ont des difficultés sociales, soit parce qu'ils sont là sur prescription, soit parce qu'ils ont tous les malheurs du monde ; ils viennent généralement parce qu'on leur a demandé de venir.



Après, comment pouvons-nous être en capacité de faire en sorte qu'ils puissent revenir mais avec du positif? L'intérêt, c'est de mettre en place une résidence avec une compagnie.

C'est un vrai projet. Tout le monde y participe. Cela va de l'enfance jusqu'au secteur adulte. Là encore, il n'y a pas de volonté de séparer les habitudes et les pratiques culturelles, mais avant tout de pouvoir être dans la transmission. Quand un enfant pratique une activité dans le cadre de sa scolarité grâce à une compagnie qui intervient dans le cadre d'une résidence, et qu'il peut ouvrir son appartement et accueillir cette compagnie, faire de la musique dans son appartement ou dans le jardin ; c'est aussi une transmission de génération à génération. C'est une façon de comprendre qui nous sommes.

Les résidences d'artistes sont généralement très bien vécues sur Niort. Elles ont du sens que si elles permettent à des habitants de se retrouver et de se reconnaître dans la rue, de se dire bonjour après avoir passé une semaine ensemble à fabriquer une grande marionnette ou à essayer de jouer du djembé.



- **Mathieu Jacquemin – animateur culturel  
au lycée Gaston Barré**
  - **Projet : IAQ (*Improvisations Ados  
Quartiers*)**



## Mathieu Jacquemin - Animateur culturel au lycée Gaston Barré

Bonjour à tous.

Le projet dont je vais parler s'appelle *IAQ : Impro Ados Quartiers*. À la base, c'est un projet porté par *Aline & Cie* et la Ville de Niort. Ils sont venus chercher les centres socioculturels, les lycées (on a même essayé de travailler avec les collèges au départ), afin de proposer sur les quartiers de Niort, des ateliers d'improvisation théâtrale qui mèneraient vers une finale d'improvisation. Les élèves adolescents qui participent à ces ateliers peuvent se rencontrer sur les quartiers, puis se mélanger lors de cette finale.

C'est un projet mutualisé, c'est-à-dire que nous avons tous dépassé nos compétences pour le mettre en œuvre. La mairie de Niort a vraiment impulsé ce projet, grâce au service culture et à Nicolas Marjault, en le finançant dans sa majeure partie. Nous avons également un soutien via les CSC en termes de logistique et d'administration pour l'écriture du projet et pour chercher des partenaires financiers. Nous avons aussi le soutien des lycées avec les animateurs culturels qui ont pu se retrouver à différents niveaux. Par exemple, la première année, je me souviens être passé derrière la console lumières pour faire la lumière pendant le spectacle. Je crois donc qu'il est important de souligner que ce type de projet induit le dépassement de chaque compétence grâce à la mutualisation. Nous avons tous les mêmes objectifs en termes de pratiques culturelles. Nous avons un public de lycéens niortais. Nous arrivons à avoir un projet commun.

Nous sommes à la troisième année de ce projet. C'est un projet qui n'a pas connu que des réussites. La première année, nous avons eu une excellente dynamique en raison de l'enthousiasme de tous les acteurs. D'autre part, la structure était déjà en place : nous avons un chapiteau à disposition pour une résidence d'artistes sur Paul Guérin et Gaston Barré pour la finale des *IAQ*. La deuxième année, nous avons eu moins d'adhésion des jeunes au projet. Et le service culture de la ville de Niort est venu nous voir pour nous dire de construire ce projet sur un temps long. La question n'était pas qu'on pouvait se planter, mais l'objectif n'était pas de faire un coup événementiel avec ce projet. L'objectif était de lancer une politique via un projet. En tant qu'animateur culturel en lycée (emplois créés par la région), nous étions sur la même longueur d'onde en termes de mise en place de projet. Donc, sur cette deuxième année nous avons subi. À titre personnel, je n'avais pas d'élèves sur le projet. Ce qui ne nous a pas empêché de participer à la logistique. Ce qui est important, c'est la dynamique de mutualisation. Et il aurait été un peu dommageable pour mon établissement de ne pas s'inscrire dans cette démarche. Sur cette troisième année, je peux déjà noter une dizaine d'inscrits sur 320 élèves, ce qui est très bien.

Vous connaissez tous les problèmes et les limites des projets mutualisés, on perd un peu de son autonomie. Cependant, je pense que nous gagnons en réalisation et en moyens. Il est un peu difficile pour moi de me faire le porte-parole de la mairie, surtout quand elle est à côté de moi... De me faire le porte-parole des centres sociaux surtout lorsqu'ils sont à côté de moi... Je ne vais pas me faire le porte-parole de tout le monde, mais je pense que l'objectif est de s'inscrire sur un temps long, avec un investissement financier conséquent, un investissement personnel quant au travail, et un dépassement de ses compétences. Nous avons été confrontés par le passé à des projets de lycée où on nous demandait d'aller voir la région. Cette fois-ci, nous avons deux collectivités territoriales, nous avons des centres socioculturels, nous avons un éventail de partenaires très diversifiés et c'est ce qui fait l'intérêt de ce projet. L'intérêt aussi pour les participants, c'est qu'ils ont une logistique de moyens relativement solide. Donc nous espérons que cela va perdurer.



- **Pascale Rivaud, directrice du Centre socioculturel Les 2 champs (Champclairot-Champommier)**
  - **Pascal Dubois, metteur en scène de la Compagnie *Le Sablier***
- **Projet : *Assise dans la ville***



## **Pascale Rivaud - Directrice du centre socioculturel Les 2 champs (quartier Champclairot-Champommier)**

Nous avons accueilli pour la première année un projet culturel grâce à la dynamique lancée par la Ville sur ce quartier de Champclairot Champommier. Je ne sais pas si tout le monde situe bien où se trouve ce quartier. C'est quelque chose qui fait parti des objectifs du centre socioculturel et des administrateurs, à savoir l'ouverture vers le monde culturel qui permet d'échanger les émotions, toutes ces choses qui quelquefois sont loin comme le dit Jean-Claude Philippart. Et ce qui nous intéresse dans ce projet, c'est bien sûr l'échange et la rencontre avec les artistes et les habitants. Ce qui nous intéressait surtout, c'était d'aller vers les publics les plus à la marge, ce qui est la chose la moins facile. Nous avons tenté l'expérience et elle a fonctionné. Du coup, nous savons que des habitants, même le plus loin de l'art, peuvent donner leur expression. Au cours du projet qui va vous être présenté, il y avait un nombre d'expressions, et c'était surprenant de voir les remarques.

## **Pascal Dubois - Metteur en scène de la compagnie *Le Sablier***

Il est toujours un peu difficile d'entamer une présentation quand il y a plusieurs portes d'entrée. Un ensemble de partenaires se réunit pour réaliser un projet. C'est bateau, mais après avoir dit cela, nous avons eu des relations d'intérêt avec chaque partenaire. Je parle vis-à-vis de la compagnie *Le Sablier*. La relation que nous pouvions avoir avec les habitants était une « relation intéressée ». « Intéressée » par leur propre existence qui va donner matière à ce qui va s'écrire par la suite. « Intéressée » pour l'habitant qui fait que la chose est en train de se fabriquer et qu'il va sans doute s'y retrouver. Et donc, nous allons prendre chaque partenaire : les individus, les ensembles constitués, le centre socioculturel, le lycée Gaston Barré.

Pour prendre l'exemple du lycée, une auteure est venue pendant deux semaines pour noter ce qu'elle voyait et ce qu'elle ressentait. D'ailleurs, elle a plus écrit sur ce qu'elle ressentait que sur ce qu'elle voyait. La relation a « intéressé » Mathieu Jacquemin. Je pense que cela l'a « intéressé » d'avoir l'entreprise d'un projet dans le cadre d'une formation professionnelle. Et nous, nous manquions de jeunesse sur le quartier. Cécile Gérardin, l'auteure, n'a pas assez écrit sur la jeunesse, ou peu. Elle avait quelques scènes sur la jeunesse mais on ne les voyait pas à l'extérieur. Donc « relation intéressée ».

« Relation intéressée » avec les jeunes eux-mêmes, quand il a été question de faire une vidéo. Ils ont joué les scènes qu'avait écrites Cécile Girardin. Elles n'étaient pas simples à jouer, puisqu'elles se situaient sous le niveau de la ceinture et donc ils ont eu des mots pas évidents à dire, des mots qu'ils disent tous les jours, mais ce n'était pas si évident devant les caméras.

Relation intéressée avec la ville également. Bien sûr il y a le côté financier, pour que le projet puisse exister. Et c'est aussi la relation que nous avons pu avoir avec le service communication, avec le service culture et avec les services techniques. Ce n'est pas toujours facile puisque dans ce projet il y a eu un certain nombre de difficultés. Mais les choses se sont faites, et cela reste « intéressant », et « intéressé ».



Enfin, pour terminer, je parlerai de la notion de la relation au temps. Dans le projet *Assise dans la ville*, quinze jours de résidence de l'auteure, qui note, qui écrit ce qu'elle voit à l'extérieur. Ensuite nous avons eu un collectif d'artistes, un plasticien, un compositeur en électroacoustique, l'auteure et moi, pour réfléchir à ce que nous allions pouvoir faire avec le texte qu'elle avait composé. Ce n'était pas un texte de théâtre, c'était une sorte de longue poésie, comme une chanson. Elle écrivait ce qu'elle voyait, elle se racontait elle, et en même temps elle était dans une relation intéressée : « ce que je capte me raconte ». Et, le collectif a décidé d'accentuer cela. Effectivement, nous sommes des artistes cherchant à être vus par le plus grand nombre (relation intéressée), et on parle de nous-mêmes si on parle avec des mots des autres. Cela a été très ancré dans le projet.

Enfin, la relation au temps. Nous n'étions pas là tout le temps, mais nous étions quand même assez présents. Nous avons estimé à environ huit semaines de présence au total. Cela devait durer moins de temps, et finalement on s'est rendu compte avec Nicolas et Cécile que cela prendrait un an. Nous aurions voulu faire plus court et en fin de compte cela a été repoussé. Cela a duré un an. Un an de rencontres avec les habitants. Quand on parle de rencontre(s) avec les habitants, il y a plusieurs niveaux. Il y a les rencontres qui ne prennent pas de temps, un apéro qui dure une heure, où on expose les choses – « l'apéro cagettes » qui revenait une fois par mois. La scénographie du tunnel était composée de mille cagettes détruites et recollées en forme de rhizome. « Relation intéressée » : « vous venez à l'apéro avec une cagette, cela va nous donner de la matière pour la suite ». Relation intéressée sur le plan économique également : il était plus simple que les gens nous amènent des cagettes plutôt que d'aller les chercher un peu partout. Cela pouvait être le temps de la rencontre avec les habitants.

Mais ce temps pouvait être beaucoup plus « intéressant » et « intéressé ». Sur les résidences, pendant une semaine, j'essayais de vivre aux crochets des habitants du quartier, j'étais fort bien reçu partout, bien abreuvé et bien nourri. Et dans cette relation intéressée, j'ai capté en vidéo des interviews, et surtout, nous avons pris le temps de nous rencontrer. Bien sûr, on parle du quartier, mais on parle aussi d'autres choses. On parle de soi. La rencontre avec la personne est complète, elle n'est pas uniquement sur le quartier de Champclairot. Donc, cela prend du temps, du temps de captation vidéo, du temps de montage vidéo, et cela prend du temps de négociation pour passer la vidéo. Là aussi, je ne vous raconte pas le nombre d'heures de montage avec trois heures de vidéo. Des habitants qui refusaient de montrer ce que j'avais capté d'eux : ils avaient le droit de refuser leur image (alors qu'ils avaient accepté d'être captés en vidéo au préalable). Là aussi, c'est du temps pour entendre le non « je ne veux pas que mon image soit diffusée ». C'est aussi l'objet de notre projet, un travail sur l'image de soi, et l'image qu'on veut renvoyer aux autres et qui n'est pas celle que le réalisateur montre tout à fait.

Enfin, la relation au temps dans ce projet est prépondérante sur la mise en œuvre de la semaine dans le tunnel. Deux semaines de montage de la scénographie (destruction des cagettes et collage en rhizome). Le plasticien et son assistant ont travaillé pendant deux semaines pour construire l'essentiel de la structure. Le tunnel fait 100 m de long. C'est une structure en morceaux de cagettes, soutenue par des fils de pêche qui viennent faire une sorte de chose, une sorte de grande toile, comme si nous étions sous terre avec un réseau de racines. Nous avons fermé le tunnel aux passants pour pouvoir le construire normalement. Mais Thomas Elsendoorn (le régisseur) et moi avons décidé de laisser ouvert au maximum pour que les gens continuent à passer, parce que c'était leur passage. C'était le tunnel. En même temps, ils ont pu voir la construction. Ils ont pu voir des mecs en train de coller, en train de se brûler les doigts, de coller des morceaux de cagette, de travailler. Il pouvait les voir travailler. Ensuite, une semaine de réalisation. Comme disait Nicolas Marjault tout à l'heure, sur



la notion de temps et de rhizome, sur la notion de vitesse, nous étions en plein dedans. Le rhizome n'a ni début ni fin. Il n'est que milieu comme le tunnel avec deux entrées et deux sorties. Et pendant une semaine, nous avons fait du ralenti. Dormir dans le tunnel. La première partie de la semaine a été très forte et très intense puisque pour ma part, j'ai fait environ 15 heures de ralenti et un peu d'immobilité. Et nous ne sortions pas du tunnel. Les gens savaient qu'on ne sortait pas du tunnel pendant une semaine. On ne parlait pas aux gens, nous étions dans notre truc si j'ose dire. J'étais le colleur, je collais des morceaux de cagette pendant une semaine, mais à une « vitesse très lente ». En même temps, dans cette vitesse lente si j'ose dire, cette « vitesse négative », le soir, la comédienne qui disait le texte de Cécile Gérardin, et le plasticien qui continuait la performance, s'extrayaient pendant environ quatre heures, et je continuais dans le tunnel. Pendant deux heures, j'étais tout seul dans ce tunnel et je n'avais rien à faire. Et des spectateurs passaient, j'étais au ralenti pour ne rien faire, cela m'angoissait terriblement. J'ai donc décidé de ranger, de ranger tout au ralenti, d'enlever les petits morceaux de cagette pour laisser le chemin vraiment nickel. Et brin après brin, au ralenti, j'enlevais les morceaux de cagette. C'est dire que le ralenti a une vertu : c'est sa vitesse... C'est la vitesse d'exécution d'une tâche. On prend les choses en sens inverse.

Les gens nous ont vu pendant une semaine dans cette situation complètement loufoque, dans leur tunnel. Pour certains qui ne connaissaient pas, le projet a eu également le mérite de mettre l'œil sur la géographie du quartier. Ils ne connaissaient pas ce tunnel, ils l'ont appréhendé par cet acte. Il n'y avait pas que le rhizome de cagette, il y avait aussi des diffusions vidéo sur les maisons du quartier, un long traveling avec le film des jeunes de Gaston Barré qui racontaient leur propre histoire avec leurs propres mots, les interviews des habitants qui ont accepté, Michel Dupuis, un monsieur que nous avons rencontré sur le quartier qui a construit l'immeuble de l'avenir. Au total, huit heures d'interviews ont été diffusées. Cette histoire, ces histoires des gens racontées sur le quartier, venait en réponse avec le système de cagettes. Et je crois que les gens qui ont visité cette installation performance, se sont racontés leur propre histoire. Bernard Pénicaud, président du CSC des 2 champs, avait dit au début que cette installation performance pouvait aller n'importe où. En fait, il a compris, sans que cela soit dit, que cela ne pouvait exister que dans le quartier, parce que Champclairot est un quartier qui s'est bâti par les maisons castors. Ce sont les gens qui ont construit leur propre maison, et ce que nous avons fait, nous avons construit notre propre lieu. Le tunnel des gens de Champclairot était aussi notre tunnel, c'est-à-dire ceux qui l'habitaient.



# Débat sur la coopération entre les acteurs culturels et les structures relais :

- Quels enjeux peuvent être  
partagés ?
- Comment les contenus sont-ils  
définis et mis en œuvre ?



## Nicolas Marjault

Voilà donc trois expériences très diversifiées. Nous vous laissons la parole pour questionner ou même apporter des éclairages sur d'autres projets. Essayez de pointer sur les choses qui marchent mais aussi les limites. Je pense qu'il ne faut pas être pudique sur les difficultés, c'est ainsi que l'on apprend. À vous la parole.

## Michèle Guitton - Conseillère pédagogique en arts visuels à l'Inspection Académique

Je voulais savoir si vous aviez pu mesurer cet impact sur les habitants, et sur leurs pratiques culturelles. Cela fait cinq ans que vous avez mené ce projet sur le quartier. Est-ce que cela leur a permis de les ouvrir sur la ville et sur d'autres pratiques culturelles ?

## Jean-Claude Philippart - Directeur centre socioculturel du Parc

L'approche de la culture ne s'arrête évidemment pas à la simple mise en place de résidences. Tout au long de l'année, nous avons d'autres supports qui nous permettent d'ajouter ces expériences culturelles. Depuis trois ans, via un groupe d'habitants, nous avons mis en place une expérience autour du cinéma de quartier. Ce sont des habitants qui étaient complètement à l'opposé de ce que pouvait être le cinéma pour eux. Ils proposent désormais des séances gratuites une fois par mois le vendredi soir à d'autres habitants du quartier. Donc, grâce à un vécu d'expérience pendant une semaine, ils se sont dit qu'ils pouvaient aussi. Ils se sont retrouvés avec des supports annexes.

Malgré tout, cela nécessite un accompagnement. Les habitants ne sont pas allés directement au Moulin du Roc, au cinéma sur la place de la Brèche, au CAMJI, à la Coursive à la Rochelle etc. Il faut aussi une transmission, un accompagnement vers l'autonomie. Nous avons la même difficulté avec la pratique sportive. Du jour au lendemain bien évidemment, nous n'avons pas vu les habitants aller prendre leur abonnement dans un théâtre, mais ils ont une autre approche aujourd'hui. Et quand je parle de cinéma de quartier, cela ne s'arrête pas uniquement au quartier de la Tour-Chabot. L'année dernière, nous avons mis en place avec la Scène nationale une séance dans l'enceinte même du CAC. Nous sommes sortis du quartier, nous avons amené les habitants au Moulin du Roc, nous les avons accompagnés.

Le participant aussi a un réseau *Passeur d'images*, ce qui permet aux habitants de comprendre ce qu'ils vont visionner aux autres habitants. C'est aussi cette approche du « c'est quoi le cinéma ? » pour comprendre un film.

Nous travaillons donc sur la mise en place de petites expériences qui vont permettre aux habitants de s'y retrouver et d'avoir un prolongement de ce que peut être la résidence d'artistes.

Sur une résidence, cela peut aller jusqu'à 300 à 400 personnes sur une semaine. Nous avons des scolaires, les écoles primaires du quartier jusqu'aux collégiens, qui participent à des ateliers sur le temps scolaire. Ensuite, en dehors du temps scolaire, nous avons aussi les animations de rues, Hors





les murs, soit directement au pied des immeubles soit chez l'habitant ou dans la grande salle du centre. Ce sont donc différents supports qui permettent la rencontre. Avant tout, c'est la rencontre. La culture, c'est se rencontrer, se reconnaître. C'est un travail sur l'estime de soi. Quand on est bien dans son corps, on est en capacité d'aller au cinéma, d'aller au théâtre, de comprendre et donc d'aller vers les autres. Quand on est éloigné, c'est aussi parce qu'on a un problème sur son propre soi.

L'année dernière, nous avons rempli ce chapiteau. Nous avons fait un spectacle de clôture et nous avons eu environ 300 personnes. Au fil des années, nous avons retrouvé les mêmes personnes, mais à chaque fois nous avons aussi de nouveaux habitants qui viennent grossir les rangs. Et dans les premiers, ce sont souvent des gens qui vont se remobiliser, qui vont proposer des ateliers. Pour prendre un exemple très concret, lors de la résidence des *Grandes Personnes* une grande marionnette avait été fabriquée. Cela a donné naissance à un atelier bricolage de construction de marionnettes. C'est maintenant un peu le symbole du quartier. Cette marionnette se balade aujourd'hui sur d'autres manifestations. Elle est allée à la Rochelle, au carnaval de Melle, etc. Aujourd'hui, les échanges s'opèrent grâce à ces rencontres où tout le monde va pouvoir venir essayer de comprendre.

## **Jean-Claude Philippart - Directeur centre socioculturel du Parc**

Pour revenir sur le temps, je dirai que le temps est primordial. Il y a le rythme des financeurs, il y a l'année qui avance, il y a des budgets à rendre, il y a des bilans à rendre etc. Puis, il y a le rythme de l'habitant, qui a son propre rythme, qui n'est pas le même que son copain, qui n'est pas le même que son voisin. Et donc il faut aussi s'approprier ces différents rythmes pour permettre à chacun de pouvoir évoluer dans ce processus culturel.

## **Marie-Françoise Pronost**

Je suis une habitante un peu lointaine du quartier Champclairot. Je voulais dire deux choses. D'une part, la présence de Nicolas Leroy et de Pascale Rivaud dans les conseils de quartier est importante. C'est grâce à leur présence que le lien entre les gens est possible. Deuxièmement leur présence est importante par rapport au projet. L'art est médiateur. Quand on va à un « apéro cagettes », on a des choses à dire puisque nous parlons des cagettes. Cela paraît idiot, mais c'est très important. Quand nous sommes entre des personnes qui ne se connaissent pas bien, on ne sait pas quoi dire. Et là au moins l'art permet de parler aux autres. Et quand je suis venue quelques jours après l'ouverture, le tunnel s'était cassé la figure, ce n'était plus exactement la configuration qu'on voulait donner au départ. Mais c'était intéressant, parce que du coup, nous avons discuté. Cela a créé du lien. Il faut un médiateur, et l'art sert à cela. Est-ce une réussite ou un échec ? C'est un autre problème. Mais cette notion de médiateur entre les gens qui leur permet de parler entre eux me paraît absolument fondamentale. Et j'espère que cela va continuer.



## **Pascal Dubois - Metteur en scène de la compagnie *Le Sablier***

J'avais noté tout à l'heure la part du rêve et la création partagée avec les habitants. Quand on est une compagnie professionnelle, on vit de cet art et on a des choses à dire aussi. Faire un travail de territoire, ce n'est pas s'engager à faire ce que les gens attendent de nous. C'est une évidence. Mais quand même, on le sent aussi quand on va se produire. La tentation du côté des artistes est d'aller dans le sens des gens. On peut leur faire plaisir, parce qu'on les connaît. On les connaît bien, on a mangé avec eux, on a fait des apéros, etc. Et donc, l'importance du centre socioculturel est première dans ce genre de projet, parce qu'il joue le rôle d'un sas. Un centre socioculturel permet d'être ce tampon possible entre le rêve que nous avons laissé mûrir dans la tête des habitants et la réalité de la présentation. Nous avons besoin de ce sas dans un travail de territoire. Quand cela marche, c'est super, nous sommes heureux. Nous n'avons rien fait pour que cela marche, nous avons fait ce que nous avons besoin de faire. Et le centre socioculturel a fait son travail dans le sens où il prend l'outil de création. Pour nous, ce n'est pas du tout un outil. Mais vous, vous prenez cela comme un outil. Quand j'étais plus jeune, cela me faisait dresser les poils sur la peau, et maintenant c'est vraiment intéressé parce que chacun faisant son boulot, j'accepte que la création soit outil, dans une création en territoire, une création partagée.

## **Pascale Rivaud - Directrice du centre socioculturel Les 2 champs**

En fait, on cherche à aller vers les habitants, et vers les habitants qui sont moins sensibles aux choses artistiques. C'est notre travail d'accompagnement, c'est un sacré travail, ce n'est pas facile. Mais au regard des expressions qu'on a pu lire sur le livre d'or d'*Assise dans la ville*, nous sommes très satisfaits parce que cela a fonctionné.

## **Jean-Claude Philippart - Directeur centre socioculturel du Parc**

Effectivement, quand l'artiste part, il part avec sa mémoire, avec sa volonté d'avoir fait le travail correctement et d'avoir engagé la réflexion correctement. Mais nous, nous restons. Quand nous sommes sur un territoire, nous récupérons un peu les pots cassés ou au contraire, la plus-value de ce qu'a pu amener une résidence d'artistes. Et on le voit véritablement. Quand je parlais de positif, c'est cela. Aujourd'hui, il y a des habitants qui réfléchissent à l'avenir de façon positive parce qu'ils sont en capacité de se dire qu'en mai 2011 une nouvelle rencontre va s'opérer avec des artistes.

Par contre il nous est aussi arrivé d'être en échec. Par exemple, quand l'objectif du partage n'est pas compris par les protagonistes. Cela nous sert d'outil, les artistes ne viennent non pas en représentation de ce qu'ils font (ce n'est pas l'objectif d'une résidence d'artistes), ils viennent pour faire de la culture un outil de rencontre au service des habitants. Et quand cela ne se fait pas, on se plante. Et ensuite, il faut faire un travail auprès des habitants pour les récupérer. C'est ce lien entre l'avant et l'après. Une résidence ne dure pas une semaine... C'est un engagement sur un an, sur une vie... C'est la construction d'une mémoire collective. C'est la construction de souvenirs pour les habitants. Certains habitants se souviennent qu'ils ont pu participer pendant une semaine à une



rencontre avec des artistes autour d'une culture africaine, autour d'une culture d'Europe de l'Est. Cette culture se construit positivement.

## **Pascal Dubois - Metteur en scène de la compagnie *Le Sablier***

Ce que tu viens de dire me paraît extrêmement important. Quand on co-construit un projet avec une résidence, le plus important c'est d'arriver à faire la part des choses, entre l'artiste et la réalité des gens de terrain. Et si cette entente est mal faite, le projet est souvent voué à l'échec. En tous les cas, personne n'est satisfait. Et quand on peut arriver à le faire, nous sommes tous gagnants, et le projet reste dans les mémoires.

## **Marion Simonneau**

Je vais peut-être m'éloigner un peu du sujet. Lors des précédentes Assises de la culture, Nicolas avait évoqué la notion de bassin niortais et de développer la politique culturelle à l'échelle du bassin. J'entends aussi par là une notion de mutualisation des outils et des acteurs. Je voulais savoir où nous en étions à l'échelle de la ville de Niort concernant cette question.

## **Nicolas Marjault**

Il y a deux ans, j'avais annoncé que la Ville de Niort mettrait tout en œuvre pour obtenir un diagnostic culturel du territoire. Un diagnostic culturel de territoire, cela aurait le mérite à la fois de montrer qu'une bonne partie des problématiques soulevées ici sont exactement les mêmes que celles vécues par le CSC de Mauzé par exemple. Sur le territoire mauzéen une bonne partie des questionnements (dans le cadre socio-économique que nous vivons tous), de l'éloignement du public par rapport à la culture est globalement peu ou prou comparable – et je dirais même qu'on sous-estime la misère rurale dans ce pays, parce qu'on sait qu'elle est mal quantifiée, parce qu'on sait qu'elle ne fait pas la Une des médias et qu'elle ne suscite pas de crédits de recherche. Du moment où on a le sentiment de ne pas être dans la lunette médiatique, on n'existe plus au sens propre comme au sens figuré, on sait que cette misère rurale est considérable, bref. Cela veut dire que les trois quarts des problématiques soulevées par Jean-Claude Philippart tout à l'heure valent à Mauzé sans problème.

Or, il y a aussi la question de tous les équipements culturels potentiels sous utilisés, mal utilisés, jamais mutualisés. Nous sommes aussi dans des territoires qui ont vu fleurir les salles qui servent à tout et à rien. Nous avons partout de gros équipements, souvent très bien faits. Par exemple, je peux vous dire que les équipements de Villiers-en-Plaine sont magnifiques. Mais ils sont sous-utilisés.

Le diagnostic pourrait montrer cela. Seul un diagnostic global de territoire peut montrer ce que nous avons en termes de richesse créative, de qualité de l'équipement, de possibilité de mutualiser. On en parlait encore hier avec Olivier Fautrat du Conservatoire : les problématiques valent pour la ville, mais elles valent pour n'importe quelle structure qui sait très bien qu'elle pourrait assez facilement



concevoir sa création, ses diffusions et sa formation à l'échelle du bassin. Cela suppose qu'on bascule petit à petit dans une compétence culturelle d'agglomération.

Le diagnostic, nous l'avons obtenu. Il devrait voir le jour début 2011. Il est financé, c'était le plus dur à obtenir. Le cahier des charges est rédigé. Reste à le lancer. Une rencontre officielle est encore nécessaire entre le président de la communauté d'agglomération et le cabinet qui portera l'étude du diagnostic - ARSV, agence régionale du spectacle vivant - pour ne pas la citer. La rencontre devrait avoir lieu au mois de novembre. Une fois la rencontre passée, le projet devrait être lancé. Cela sera la base d'un chantier très long, celui de la compétence culturelle d'agglomération.

L'idée au final est de mettre en évidence des coopérations utiles. Comme nous avons une politique du livre, pourquoi pas une politique du spectacle vivant à cette même échelle ? Construire pierre après pierre cette compétence, cela aurait un intérêt considérable. De fait, si nous mettons cela en place, ce dont souffre essentiellement l'agglomération de Niort aujourd'hui, c'est d'avoir été constitué selon la logique de « la corbeille de la mariée » : on met et on transfère indépendamment des réalités politiques et des objectifs politiques. On a transféré et fabriqué en fonction des fonds d'État en constituant cette communauté. Résultat, la CAN a un vrai problème d'identité puisque constituée selon la logique des moyens et non selon la logique des fins. L'intérêt de la compétence culturelle de l'agglomération, c'est de faire accélérer un processus essentiel malgré tout parce qu'on a tout intérêt à avoir une agglomération forte dans le cadre de cette réalité qu'est le bassin de vie. Sinon nous sommes complètement déconnectés de ce que sont réellement nos vies quotidiennes sur ce territoire. Et pour le coup, la compétence culturelle d'agglomération pourrait contribuer à accélérer considérablement ce fait identitaire de territoire. Ces coopérations n'auraient pas seulement un intérêt culturel, mais elles auraient un intérêt territorial réel en terme de refondation identitaire du bassin.

Donc Marion, à ta première question, je dirai début 2011 ; à ta deuxième question, je dirai dix ans si j'étais honnête...



# Vernissage de la fresque graff au CAC

Dans le cadre d'une action de la ville autour du graff, les deux graffeurs londoniens SheOne et O.Two ont réalisé les 3, 4, 5 et 6 novembre une fresque sur le mur du Centre d'action culturelle (CAC).



© Darri



© Darri

Ville de Niort

Service Culture

<http://www.vivre-a-niort.com/fr/vie-quotidienne/culture/3e-assises-de-la-culture/>